

Le mensonge des mères

Le mensonge des mères

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5); il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Retrouvez-moi sur mon site internet jeanneyliss.fr
Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook @jeanneyliss**

ISBN papier 978-2-9567470-7-9
Dépôt légal : mai 2022

Il y a toujours de la place pour au moins deux vérités

Colum MCCANN

PROLOGUE

Sous un cerisier, une petite fille jouait à la poupée et à la dinette. À quelques pas, sur une terrasse ombragée par une vigne vierge touffue, les deux femmes discutaient, installées dans des fauteuils en osier aux coussins moelleux. Accrochées çà et là aux rebords du toit, des grappes de cloches à vent tintaient à chaque frémissement de la brise, dans un carillon mélodieux. Quelques abeilles voletaient, attirées par les fraisiers dont les fruits gorgés de sucre embaumaient l'atmosphère.

— Une orangeade ? demanda la femme enceinte.

— Avec plaisir, répondit la jeune mère, dont le bébé dormait paisiblement au creux de ses bras. Alors, c'est pour bientôt, tout est prêt ?

— J'ai hâte !

La femme enceinte caressa son ventre dans un sourire puis servit la boisson.

— Je reviens, je vais aux toilettes. Tu connais les joies de la grossesse : vessie comprimée en permanence, je passe ma vie sur le trône ! J'en profite pour rapporter des glaçons si tu en veux. Tu veux des glaçons ? Il fait si chaud !

— Volontiers, répondit son invitée.

La femme enceinte claqua la porte si fort qu'elle réveilla le bébé. En guise de protestations, celui-ci se mit à pleurer avec véhémence. Les cloches à vent ondulaient en rythme, au gré de la brise, en une mélodie aérienne, cristalline, mais cette berceuse ne suffit pas à apaiser le nourrisson.

— Là, tout doux, mon petit cœur. Rendors-toi.

La petite fille en avait assez de jouer, elle délaissa sa poupée. La jeune mère se mit à chantonner, mais le bébé redoubla ses cris aigus. Elle se leva pour l'apaiser avec davantage d'aisance. Elle fit quelques pas sur la terrasse, en veillant à rester à l'ombre. Elle lui caressait tendrement la joue de la pulpe de son pouce, le balançait au rythme de ses brefs allers-retours. Elle fredonnait une berceuse sans le quitter des yeux, le rassurant d'un sourire, de son affectueuse présence. Mais le bébé ne se calmait pas. Les membres crispés, ses petites lèvres contractées, le front plissé, il s'époumonait, sous le coup de la peur, du stress et sans doute de la chaleur. Il se tordait dans les bras de sa mère malgré tous les efforts déployés par cette dernière, absorbée et contrariée par le chagrin de son nouveau-né.

La femme enceinte revint avec un pot rempli de glaçons et un chapeau de paille qui lui servait à s'éventer. Quelques perles de sueur s'étaient invitées sur ses tempes.

— Eh bien, que lui arrive-t-il ?

— Le claquement de la porte l'a réveillée.

— Pardonne-moi, joli bébé, dit la femme enceinte en lui caressant le menton.

Elle se rassit lentement. Pour s'aider, elle se retenait aux accoudoirs du fauteuil.

La maman demeurait debout. Le bébé pleurait toujours. Les abeilles voletaient au-dessus de l'orangeade. Les cloches tintaient. Un avion dessinait des sillons dans le ciel limpide. La petite fille ne jouait plus sous le cerisier.

C'était une magnifique journée de juin. Un très beau lundi sec, ensoleillé et chaud comme tant d'autres dans le Sud de la France. Et ça aurait dû le rester, si seulement une porte n'avait pas été claquée trop brusquement.

Fin septembre 2019

Vêtu d'un boxer noir à petits cœurs rouges – la touche secrète d'exubérance de ce chargé de clientèle en assurances –, il observait d'un œil incertain la marée bleue qui déferlait dans son dressing.

— Charlotte, je mets lequel ? hurla-t-il en direction de la salle de bain attenante d'où provenaient les braillements d'un sèche-cheveux.

En l'absence de réponse, Jérémy s'approcha de son épouse. Du bout des doigts, elle s'appliquait à domestiquer ses boucles rebelles, armée d'un *spray* coiffant et d'un diffuseur spécial cheveux crépus.

— Le polo, je mets lequel ? cria-t-il les mains en cornet.

Il lui tapota le coude pour l'obliger à lui prêter attention et répéta sa question. Sans cesser d'admirer son reflet dans le miroir, elle suggéra : « Le bleu. Sans hésiter ! ». *Merci pour cette précieuse contribution !* Il haussa les épaules et retourna devant la penderie où toutes les nuances de bleu s'offraient à lui : bleu clair, bleu foncé, indigo, cyan, azur, cobalt. Il ne tergiversa pas davantage et s'empara du premier de la pile. Avant de le revêtir, il tâta un de ses biceps. *Hey ! Pas mal !* Il avait pris un demi-millimètre, c'était indiscutable. Peut-être le demi-millimètre qui ferait tout basculer à son avantage. Celui qui permettrait à son épouse de retrouver le regard et les mots amoureux qu'elle lui destinait avant la naissance de Jules.

Il ne s'attarda pas sur ce problème insoluble qui occupait trop souvent ses pensées. Il enfila un jean – bleu – puis sortit de la suite parentale.

— Lou ? demanda Jérémy pour la deuxième fois à travers la porte.

Les femmes de cette maison avaient la sale manie de l'ignorer, ce matin. Comme beaucoup de matins d'ailleurs. Puisque sa fille ne répondait pas, il entra. Sans surprise, il découvrit que Lou était plongée dans un livre, couchée en travers de son lit. À cinq ans, elle adorait feuilleter ses albums. Elle tentait déjà d'en déchiffrer les mots ; nul doute qu'elle saurait les décoder avant le CP. Son autre passion consistait à dessiner des choses supposées ressembler à des chevaux, des poneys et des licornes. Et à observer les oiseaux à l'aide de jumelles. Cette enfant était reposante, ce qu'appréciait son père. Il aurait aimé taquiner le ballon ou jouer à la bagarre de temps à autre, mais Lou n'était pas intéressée par ces activités.

Il s'assit au bord du lit, caressa la chevelure emmêlée de sa fille qui demanda de sa petite voix pleine d'espoir :

— Tu veux que je te lise l'histoire ?

Elle les connaissait toutes par cœur à force que ses parents les lui racontent.

— Pas maintenant, ma puce, il faut se préparer. Tu viens prendre ton petit déjeuner ?

Il déposa un baiser sur son front. Heureusement, elle avait hérité des cheveux raides de son

père, ce qui ne l'empêchait pas de se trimbaler avec des nids d'oiseaux. Tous les matins, si Charlotte ne vérifiait pas, elle se rendait à l'école avec l'arrière du crâne hirsute, car elle ne brossait que ce qu'elle voyait dans le miroir. En revanche, elle utilisait des marque-pages, des dessins de son cru et hurlait si on osait corner les pages des livres.

— Tu nous rejoins dans la cuisine ? Je vais chercher Jules.

Jules donnait du *la* depuis son lit à barreaux. Il n'allait pas tarder à monter dans les octaves, si Jérémy ne s'activait pas. Ce petit être tout doux, tout joufflu, chaud comme une brioche au sortir du four au réveil, se transformait depuis quelques jours en un tortionnaire braillard si ses parents n'obtempéraient pas rapidement à chacune de ses demandes. Ce n'était que le début s'il devait en croire Suzie, sa propre mère, qui savait tout sur tout concernant l'éducation des enfants. Et sur bien d'autres sujets d'ailleurs.

— Vous avez été trop bien habitués avec Lou. Mais les enfants, ce n'est pas que ça ! lui avait-elle expliqué la veille, lorsqu'elle s'était invitée à boire le café dans la matinée.

Elle se promenait dans le coin. Elle n'allait pas filer sans leur faire un petit coucou. Charlotte avait commenté « Tiens, voilà Yvette Horner¹ » en entendant les pneus de la Peugeot crisser sur les graviers. Puis, elle était partie s'enfermer dans le cellier-débaras-buanderie en prétextant du linge à repasser de toute urgence. Elle surnommait sa belle-mère « Yvette Horner », car Suzie ressemblait à la tornade rousse, laquée, très maquillée et volubile. Lors d'un Noël, Charlotte lui avait offert un tableau qui représentait un accordéon duquel s'échappaient des fleurs bigarrées. Sa belle-mère n'avait pas saisi l'allusion et avait octroyé une place d'honneur à cette œuvre qu'elle trouvait si originale et si bien peinte. À chaque nouvelle rencontre, elle précisait « Et je m'appelle Suzie. Pas Suzanne, hein ! ». Elle estimait que Suzanne était trop ringard. Elle exigeait que ce point soit bien clair dans la tête de ses interlocuteurs.

Au crissement des pneus, Jérémy, lui, s'était empressé de chausser les superbes pantoufles, imitation charentaises en synthétique, offertes par sa génitrice lors d'un précédent anniversaire. Il avait dû lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle avait mieux à faire. Il avait beau lui dire qu'il n'aimait pas qu'elle passe ainsi à l'improviste, rien à faire. Pourtant, elle savait que Jérémy appréciait qu'on respecte le cadre établi et détestait l'imprévu. D'autre part, sans vouloir offenser qui que ce soit, une surprise se définissait comme quelque chose d'agréable. Une visite inopinée de sa mère, égalait-elle vraiment une surprise ? Après son départ, il avait remis les pantoufles sous le meuble de l'entrée, prêtes à être dégainées lors du prochain passage de maman.

— Je suis là, mon Julot, je suis là !

Papa était trop lent. Julot hurlait tout son saoul, le visage rougeoyant, collant de morve et de larmes. Charlotte avait terminé son domptage capillaire, les cris déchirants du sèche-cheveux s'étaient tus, ce qui avait abaissé le niveau des décibels. Et lui avait permis d'entendre son fils brailler.

— Julot, calme-toi. Papa arrive, disait-elle à travers le baby phone caméra.

Depuis la suite parentale, elle pouvait admirer l'état de nerfs de son fils tout en continuant à se préparer et en tentant de le reconforter à distance.

— Jérémyyyyyy ? Tu vas voir Jules ? cria Charlotte depuis leur chambre.

1. Accordéoniste, pianiste et compositrice française aux cheveux teints en orange vif, très maquillée et dynamique

— Je suis là, l’informa-t-il avec le même volume sonore.

Il fit un signe à la caméra pour la rassurer. Il ne la voyait pas, mais elle si. Puis il prit son fils dans ses bras et baissa d’un ton :

— Allez, mon petit poussin, viens avec papa.

Le petit poussin ne l’entendit pas de cette oreille. Il se débattit comme un fauve en cage, énervé d’avoir dû patienter une trop longue minute avant que qui que ce soit n’intervienne. Il envoya des coups de pied rageurs dans la bedaine paternelle qui s’arrondissait sous le poids des années.

Jérémy expliquait à qui voulait l’entendre qu’il avait soutenu son épouse pendant ses deux grossesses et qu’il l’avait accompagnée d’une couvade à chaque fois. À la trentaine passée, il se découvrait légèrement ventru même s’il s’appliquait à gagner tout ce qu’il pouvait lorsqu’il se déshabillait devant sa femme. C’était mignon de le voir faire. Le pauvre ! Elle n’était pas en reste, elle non plus, mais ses rondeurs lui allaient si bien. Elles étaient harmonieusement réparties. La chanceuse !

Jérémy ceintura le petit poussin pour le porter jusqu’à la cuisine. Le mâle alpha de la maison, c’était lui, bon sang ! Il serait bon que ceux qui habitaient sous ce toit s’en souviennent de temps à autre. Jules se calma un peu lorsque Jérémy l’installa dans sa chaise haute, débarrassé des bras de son père. La perspective du repas l’apaisait, il geignait en frétilant. Il reprit sa symphonie de plus belle quand il remarqua l’absence de réactivité paternelle. Il réclamait un biberon de lait, et que ça saute ! Jérémy fit chauffer l’eau puis ajouta la poudre. Les pleurs cessèrent à la seconde où Jules eut le biberon entre les mains, comme si on avait coupé le contact, les joues encore rouges et humides, des perles d’eau accrochées aux cils. Le calme revint dans la maison.

Lou fit son entrée, le nez plongé dans son album, habillée de sa combinaison de nuit à tête de licorne. Elle heurta la chaise haute de son frère ; l’étroite cuisine n’autorisait pas la distraction.

— Aïe !

Elle leva de grands yeux ébahis, comme étonnée d’être déjà arrivée à destination. Jérémy attrapa son petit pied et y déposa un bisou magique.

— Assieds-toi ma puce. Tartine de Nutella ?

— Oui, papa.

Un sourire illumina son visage. Jérémy coupa le pain, sortit la pâte à tartiner et étala le chocolat à l’huile de palme à l’aide de son couteau « spécial tartines ». Il détestait que la couche ne soit pas régulière et lisse et il s’appliquait à l’ouvrage. Il devait bien admettre que cet ustensile l’aidait à accomplir sa mission avec davantage de facilité grâce à son bout très arrondi et sa lame large et sans dents.

Lou dégusta ses tartines sans leur prêter attention, toujours accaparée par ses histoires. Jules avait fini sa ration de lait, il digérait dans un silence entrecoupé de rots que Charlotte trouvait adorables. Alors qu’elle réprouvait ceux de son époux. Allez comprendre ! Jérémy profita de ce moment de calme pour s’octroyer un petit plaisir. Il pouvait bien se récompenser : il avait pédalé presque cinq kilomètres la veille et avait fait quatorze pompes et demie au réveil. Surtout que, le lendemain, il était sûr de parvenir à atteindre son objectif de quinze. Il était furieusement déterminé. Et ce fut avec autant de détermination qu’il se tartina un bout de pain. Puis il racla méticuleusement le chocolat sur le pourtour du pot, sinon il sécherait, ce qui frisait

l'insupportable.

Charlotte le coinça en flagrant délit d'entorse à leur régime. Ils avaient décidé de perdre un peu de poids et ne s'y appliquaient que très moyennement, mais chacun faisait mine de déborder d'une volonté de fer devant l'autre. Surprendre son conjoint en plein flag devenait une activité alléchante, car elle permettait de remporter une victoire gourmande.

— Vu ! dit-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Voilà qui lui donnerait le droit de s'empiffrer de cacahuètes au déjeuner sans ressentir une once de culpabilité ni craindre le moindre reproche de la part de Jérémy. Par réflexe, ce dernier se redressa sur sa chaise et rentra son ventre.

Comme tous les matins, Lou regardait sa mère avec admiration. Charlotte laissait dans son sillage des fragrances de parfum capiteux, sa jupe virevoltait à chacun de ses pas, et le bruit de ses escarpins roses accompagnaient ses déplacements. Avec ses boucles définies à la perfection, son teint de pêche, ses joues poudrées et ses yeux bleus surlignés d'un trait brun profond, sa mère ressemblait à une princesse. Indéniablement. Jérémy le pensait aussi.

Charlotte embrassa tendrement chacun de ses enfants.

— Tout le monde a bien dormi ?

Jules ne parlait pas encore et Lou s'en était retournée à son récit imagé. Seul Jérémy répondit.

— Parfaitement bien, ma chérie, et toi ?

— Ça dépend. Tu fais allusion à quel moment au juste ? Avant ou après que tu me réveilles avec tes ronflements ?

Il aurait dû se taire, il le savait. Il rentra la tête dans les épaules. La faute à ce léger surpoids et au relâchement musculaire en nocturne. Ses ronflements le dérangent aussi, tous deux dormaient moins bien. Et ça le stressait.

Jérémy préféra détourner la conversation.

— Tu veux un café ?

— S'il te plaît.

Charlotte chatouilla Jules qui s'esclaffa. Jérémy enclencha le broyeur de leur machine à café ultra sophistiquée. L'odeur des grains d'arabica fraîchement moulus envahit la cuisine. Il lança le mode « cappuccino » puis il déposa la tasse devant son épouse.

Il aimait la façon dont Charlotte buvait son café, avec distinction. Elle l'absorbait à petites gorgées, reposait la tasse sur la sous-tasse dans un léger cliquetis, agitait la cuillère avec un tintement enchanteur bien qu'elle ne sucre pas. Elle touillait pour refroidir la boisson et jouait avec les arabesques d'écume qui se dessinaient sous la ronde de la cuillère. Puis, elle glissait avec grâce, avec érotisme même, la pointe de sa langue sur ses lèvres maquillées afin qu'aucune trace de mousse ou de café ne subsiste. Ce réflexe avait le don d'attiser le désir de Jérémy. C'était d'ailleurs après un café qu'ils avaient conçu leurs enfants. Quand elle avait fini, une marque nette de « Frémissement incandescent », son rouge à lèvres hors de prix, laissait deviner l'endroit où elle avait déposé sa bouche délicate. Elle veillait à la mettre toujours au même endroit afin de ne pas tacher tout le rebord de la tasse. Trop vulgaire ! Alors qu'un unique dessin de bouche suggérait le raffinement, la féminité et réveillait l'envie d'un baiser. Rien à voir avec Suzie qui buvait son café cul sec avec des bruits de gorge monstrueux.

Jérémy soupira, un brin amer. Oh que oui, ça réveillait l'envie d'un baiser ! Et pas seulement. Bon sang ! Pourquoi leur couple partait-il à vau-l'eau ?

Quelques mois plus tôt encore, lorsque Charlotte buvait son café et qu'il frétillait de désir, il

se jetait sur elle, la renversait sur la table, elle penchait la tête en arrière et riait à gorge déployée pendant qu'il la dévorait. C'était leur intermède impromptu. Un jeu entre eux. Elle avait conscience que cette façon de boire le café l'excitait et elle en jouait. Lorsque Lou ne rêvait pas dans les parages, elle proposait avec un clin d'œil :

— Un café ?

Ils filaient en cuisine et finissaient invariablement sur la table, à moitié dévêtus, haletants, heureux. N'était-ce pas beau après dix ans de vie commune ? Elle irradiait alors de bonheur là où aujourd'hui elle ne renvoyait que dédain. Un dédain qui accroissait la culpabilité de l'époux. Il ne savait plus quelle attitude adopter en présence de Charlotte. Pourtant, elle était sa femme ! Celle qui avait fait le premier pas vers lui, qui lui avait dit « oui », les yeux embués, dans le parc d'un château de l'Aude, qui le reconfortait, l'encourageait. Avec elle, il avait gagné en confiance, il avait appris à s'affirmer, à étouffer ses angoisses. Cependant, une redoutable machine arrière s'était engagée. Charlotte changeait et cela éteignait la superbe de Jérémy qui ignorait les chefs d'accusation retenus à son encontre.

Une fois la cuisine rangée et nettoyée, ils préparèrent les enfants. Quand tout le monde fut douché, habillé et les jouets ramassés, ils enclenchèrent le robot aspirateur-laveur et sortirent. Avec la tapette à mouches.

Jérémy s'assurait pour la troisième fois qu'il avait bien verrouillé la porte d'entrée. Moteur ronflant, Charlotte, installée derrière le volant, patientait dans l'allée de petits cailloux blancs, le long de laquelle s'épanouissaient des lauriers-roses. Elle regarda le ciel où quelques fines plumes cotonneuses et transparentes délavèrent l'éclat du soleil. À Narbonne, en cette fin septembre, il faisait encore bon ; ils déjeuneraient sûrement à l'extérieur.

— À coup sûr, demain il pleut, commenta Jérémy qui grimpa côté passager. Profitons de ce super dimanche.

Charlotte enclencha une vitesse sans répondre. Peu lui importait la météo puisqu'ils n'avaient aucune prise dessus. En revanche, elle pouvait prédire sa météo intérieure. Possibilité d'éclairs, avec risque d'orage, si cette journée en présence de son imposteur de mari et de sa traîtresse « d'amie » l'agaçait trop. Ces dimanches impairs devenaient de plus en plus difficiles à supporter.

À l'arrière du véhicule, Jules gazouillait dans son siège-auto. Lou lui racontait une histoire, fruit de son imagination, qui parlait de licornes, de cigognes, d'arrosoir et de tongs. Ne cherchez pas de lien, Lou ne le connaissait pas non plus, même si elle s'évertuait à en trouver un. Elle s'empêtrait dans sa narration, mais peu importe, son cadet restait très bon public : à son âge, et par défaut de compréhension, son esprit critique n'était pas encore aiguisé. Il ne relevait pas les incohérences du récit. *Quelle chance ! Profitez du monde merveilleux et magique de l'enfance, mes amours*, songea leur mère, qui soupira mentalement. Elle aurait payé cher pour retrouver sa naïveté, ses rêves et ses illusions, au pays des licornes et des cigognes où tout se déroulait entre paix intérieure et sourires. Elle songea quelques secondes à cette époque, à présent lointaine, où Jérémy lui apparaissait comme son héros pour le restant de ses jours. Il l'avait bien roulée avec ses airs de gentil gars... *Menteur !* Elle chassa cette pensée et se concentra sur la route.

La conductrice avançait au pas. Ils saluaient d'un signe de tête tous ceux qu'ils croisaient dans le lotissement. Certains à pied, promenant un chien, baguette de pain calée sous le bras ;

d'autres, accompagnés de bambins qui pédalaient sur un vélo à trois roues, casque vissé sur la tête et qui s'arrêtaient dès qu'une voiture approchait. Ils ne connaissaient que très peu de leurs voisins, chacun vivant caché derrière son portail et ses murs de clôture, d'où dépassaient parfois un cyprès ou un olivier.

Arrivée à la route principale, Charlotte s'échauffa. Une boule d'appréhension s'invita chez Jérémy. Il n'aimait guère lorsque son épouse dégainait sa conduite ébouriffante, cela se terminait mal quasi invariablement. Il n'était plus aussi certain que ce dimanche allait être formidable. Il s'agrippa à la poignée de maintien du plafond avec la plus grande discrétion. Cette attitude typiquement masculine, quand une femme tenait le volant, eut le don d'attiser la nervosité de la conductrice. Il stressait ? Autant que ce ne soit pas pour rien !

— Heu... Doucement, chérie... tâtonna Jérémy du bout des lèvres.

Charlotte tourna son visage vers lui, le temps de remonter ses lunettes de soleil avec le majeur dans un geste potentiellement suggestif. Hésitant, Jérémy ne sut pas s'il devait y décoder un message particulier. Dans le doute, il sourit. Crispé, le sourire. Elle porta à nouveau son attention sur la route avant de le *rassurer* :

— Bien sûr, *chéri*.

Il n'appréciait pas vraiment quand elle prononçait *chéri* en insistant sur le *ch* dans une insolence dédaigneuse. Cette crânerie le faisait se sentir ridicule. Il lâcha la poignée de maintien pour ne plus afficher ses ostensibles inquiétudes. À la place, il serra les fesses pendant tout le trajet en récitant toutes sortes de prières, doigts entortillés, front plissé.

2

Dans le salon encombré de jouets, de chaussures dépareillées, de magazines, cahiers et feutres, flottait une odeur de pain grillé, reste du petit déjeuner, et de cumin, épice favorite du chef qui s'activait dans la cuisine attenante. Aurélie, les bras chargés de vêtements ramassés çà et là, s'affairait à ordonner les lieux. En pyjama, Amir regardait la télévision, le pouce dans la bouche, et Gabin, qui avait libéré les gerbilles, s'amusait à leur courir après. Leur mère se fâcha alors qu'une des bestioles se faufilait entre ses jambes. Elle avait failli l'écraser.

— Non, non, non, les jumeaux ! On avait dit, interdiction de lâcher les gerbilles. Sami ! cria Aurélie à l'attention de son compagnon. Viens m'aider !

— Deux secondes, je finis de préparer la chlada², répondit Sami dans un bruit de vaisselle et de claquements de portes de placards.

Aurélie jeta les vêtements sur le canapé et commença à s'agiter dans tous les sens pour essayer de capturer un des rongeurs. Du haut de ses quatre ans, l'espiègle Gabin se jouait de la situation. Vautré sur le sol, il trépignait et invectivait une de ses gerbilles, cachée sous le canapé :

— Souris, au pied !

— Au pied ! répéta son jumeau en écho, sans bouger du canapé ni retirer le pouce de sa bouche.

— Qui a fait entrer Mousy ? s'écria Aurélie, effarée, en stoppant net son agitation.

Leur chat venait de pénétrer dans la pièce ; nul doute qu'un bain de sang se profilait, avec, à l'issue, un drame tout en pleurs et en désespoir. Aurélie entreprit de le pourchasser. Gabin se releva d'un bond, décidé à l'aider. Amir s'était redressé sur le canapé et observait le spectacle vivant, bien plus intéressant que son dessin animé. Le chat grimpa sur la table, Aurélie se jeta dessus. Elle renversa au passage une chaise, se tordit la cheville dans un juron, mais réussit à saisir le félin avant qu'il ne s'échappe de nouveau. Elle ouvrit la fenêtre et jeta Mousy à l'extérieur, sous les applaudissements enthousiastes de ses fils.

— Bravo, maman ! Tu es la meilleure.

Elle cligna des yeux de satisfaction et sourit. Une tragédie évitée de justesse, c'était jour de chance.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ? demanda Sami qui les rejoignit, couteau à trancher en main, affublé d'un tablier taché du jus des tomates qui annonçait fièrement *Le chef, ici, c'est moi*.

— Attention ! Rat à tes pieds ! prévint Gabin.

Sami se hissa sur la pointe des pieds et se plaqua contre le mur. Il détestait les noms que son fils avait choisis pour ses gerbilles : Souris, Rat, Raton et Ratas. Il détestait les gerbilles tout court d'ailleurs. Gabin passa devant lui comme une fusée, pour rattraper son rongeur. Aurélie, appuyée contre le dossier du canapé, se massait la cheville. Amir s'était accroché à elle et lui déposait de légers baisers sur le bras. Il vénérât sa maman, il voulait se marier avec elle. Et

2. Salade marocaine à base de tomates et de concombres

aussi prendre le bain avec elle. Et puis se rendre au travail avec elle. Et encore manger sur ses genoux, dormir dans ses bras, briller dans ses yeux. Sami s'approcha d'elle.

— Tu t'es blessée ?

— Rien de grave, je vais mettre un peu de glace et ça ira. Tu peux aider les garçons à enfermer les gerbilles dans leur cage ?

Peu motivé, Sami fit la moue. Amir était retourné devant son écran, hypnotisé par *Cars* qu'il regardait pour la trente-six millième fois. Gabin était de nouveau allongé sur le sol. Il avait récupéré une gerbille, qu'il avait déposée sur sa tête, et celle-ci s'agrippait à ses cheveux à l'aide de ses petites griffes. Il tentait d'en amadouer une autre, planquée sous le buffet, grâce à un bout de pomme desséchée.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda Sami.

— Sous la table.

Il regarda la pendule et souffla, désespéré. Leurs invités allaient arriver d'ici moins de deux heures et rien n'était prêt. Cette maison s'apparentait à une porcherie ; ils devraient établir un planning de ménage. Il enregistra une note mentale pour en discuter avec Aurélie. Il décida de prendre les opérations en main pour sauver leur déjeuner dominical.

— Ma puce, tu vas en cuisine et tu glaces ta cheville. Amir, tu éteins cette télé qui nous rend dingues et tu enfiles autre chose qu'un pyjama. Gabin, tu vas chercher tes sœurs. Tu leur dis que j'exige qu'elles viennent. Et sans discuter. Sinon c'est moi qui vais les chercher par la peau des fesses.

L'expression fit rire le garçon. Il s'apprêtait à monter les escaliers lorsque son père le stoppa net.

— Et range-moi ce machin dans sa cage.

— C'est pas un machin, c'est Raton, s'offusqua Gabin.

Il attrapa la gerbille qui se baladait dans sa chevelure et la remit dans sa maison après avoir déposé un baiser sur son pelage, ce qui écœura son père. En passant devant l'aquarium, Gabin remarqua deux poissons qui se coursaient comme des dératés. Ce spectacle l'amusait toujours, aussi en oublia-t-il sa mission.

— Chope-le, commenta-t-il pour motiver le poisson qui poursuivait l'autre.

Il tapa des mains avec frénésie pour encourager les concurrents. Amir le rejoignit.

— C'est qui qu'on applaudit ?

— Le orange, il veut choper le rouge !

— Gabin ! Amir ! Papa vous a demandé quelque chose !

Aurélie veillait au grain. Elle savait que les jumeaux se laissaient facilement distraire. Un grand bruit de lutte les alerta. Elle avait oublié de fermer la fenêtre, Mousy était revenu dans le salon. Sous le buffet, le chat avait eu raison de la gerbille. Il ressortit victorieux, la queue remuante, son trophée dans la gueule, du sang qui s'écoulait de ses moustaches. Gabin et Amir se mirent à pleurer à gros bouillons. Surtout Gabin qui houspillait le chat entre deux sanglots. Aurélie pressa ses mains sur ses yeux, un goût de bile dans la bouche. Et dire qu'il n'était que dix heures...

Sami posa son couteau sur la table du salon et prit Gabin dans les bras pour le consoler tandis qu'Aurélie chassait Mousy et sa proie dans le jardin, Amir accroché à une de ses jambes. Gabin se révolta : il insistait pour récupérer le corps de la défunte afin de lui offrir des obsèques dignes de ce nom. Amir approuva. Lui aussi, il voulait un vrai enterrement.

Aussitôt, Aurélie dénicha une petite boîte à chaussures qui attendait de partir à la poubelle depuis plus d'un an. Accompagnée de ses fils, elle alla dans le jardin où Mousy s'amusait négligemment avec sa nouvelle « compagne de jeu », à quelques pas de l'entrée. Elle saisit le rongeur par la queue du bout des doigts, non sans afficher son dégoût – mais que ne ferait-on pas pour ses enfants ? – et le glissa dans la boîte. Gabin serra le cercueil improvisé entre ses petites mains, le visage inondé de chaudes larmes.

Sami, qui avait enlevé son tablier, les rejoignit. Ils contournèrent la maison pour se rendre dans le cimetière animalier, installé sur le versant nord, où Sami commença à piocher. Ils y avaient déjà enterré une bonne trentaine de poissons, deux hamsters, un chat. Ratas inaugurerait la section qui serait dédiée aux gerbilles. Quand le trou fut creusé, Soraya et Romane, les sœurs aînées, furent cordialement invitées à assister aux funérailles. Aurélie était dispensée, car il restait beaucoup à faire à l'intérieur s'ils souhaitaient accueillir leurs convives dans des conditions décentes. Les adolescentes vinrent en traînant des pieds, peu intéressées par l'évènement. En matière d'animation, on avait vu mieux pour *s'enjailler*³. Sami proposa à son fils de déposer la boîte dans le trou.

— Récite une petite prière, exigea Gabin en reniflant.

— Papa, une prière, approuva Amir.

Soraya pouffa. Son père lui lança un regard noir. Elle reprit son sérieux. Dès que Sami eut le dos tourné, elle donna des coups de coude à sa demi-sœur, sourire moqueur aux lèvres. Romane feignait l'affectation en essuyant ses yeux avec un mouchoir imaginaire, ce qui provoqua l'hilarité de Soraya.

— Ça suffit les filles ! Raton est mort, nous lui devons le respect.

— C'est même pas Raton d'abord, c'est Ratas ! commenta Gabin, vexé.

Il était terriblement affligé par la perte d'une de ses amies – qu'il aurait oubliée dans quelques heures – et tout le monde s'en moquait. Un pur scandale !

— Pardon, fiston, je voulais dire Ratas. Elles se ressemblaient un petit peu, d'où mon erreur.

Bon prince, Gabin en convint.

— C'est vrai, elles avaient les mêmes dents.

Pas que, songea Sami, mais on n'allait pas chipoter.

— Bon, on la fait, cette cérémonie, ou on dort ici ? s'impatienta Romane en laissant une bulle de chewing-gum s'écraser sur ses lèvres outrageusement maquillées pour une fillette de onze ans.

Elle avait sauté la classe de CE2, aussi venait-elle d'entrer en cinquième. Elle mutait à une vitesse fulgurante, tant dans ses mots que ses comportements. Soraya, son aînée d'une année, elle aussi scolarisée en cinquième, faisait figure d'enfant sage à ses côtés. Romane se maquillait trop, soi-disant pour camoufler son acné. Mais toute cette peinture sur le visage la faisait paraître deux ou trois ans de plus. Ce n'était pas bon, ça, pas bon du tout. Il ajouta cette réflexion à la liste des points à débattre avec Aurélie.

— On la fait. Tu pourrais peut-être lancer *La marche funèbre* de Chopin sur ton téléphone ? suggéra Sami à Romane.

Ce qui fit rire de nouveau Soraya qui prenait sur elle depuis tout à l'heure. Gabin s'indigna :

— Tu es méchante, je te déteste. Patate !

3. S'éclater, s'amuser en langage ado

Patate représentait l'insulte suprême pour le garçonnet. Toutefois, sa sœur, qui avait connu pire, ne s'en émut pas.

— Oh ça va, c'est qu'une souris, faut pas pousser non plus !

— C'est PAS une souris. C'est une gerbille, et elle avait un nom d'abord. C'était Raton.

— Ah, on n'enterre pas Ratas ? releva Sami, perplexe.

— Si, c'est qu'est-ce que j'ai dit.

— C'est vrai, il a dit Ratas, affirma Amir qui tenait la main de son frère en guise de soutien éternel.

Hum, pas tout à fait, mais leur père préféra se taire pour éviter un nouvel incident diplomatique. Une musique s'éleva depuis le téléphone de Romane, donnant le ton de la cérémonie. Sami s'éclaircit la voix dans un raclement de gorge puis voulut entamer son discours. Un doute survint. Zut, qui dormait pour l'éternité dans la boîte à chaussures ?

— Ratas, démarra-t-il incertain.

Il lança un regard oblique vers son fils, qui resta concentré. Sauvé, une chance sur deux de viser juste ! Il se congratula intérieurement. Il était le plus fort !

— Ratas, reprit-il avec plus d'assurance, tu étais une gerbille de qualité. Unique. Gabin adorait...

Sami leva les sourcils en direction de Gabin afin qu'il lui souffle une réponse. Devant le silence du petit garçon qui ne lâchait pas la boîte des yeux, il chuchota :

— Qu'est-ce que tu aimais chez Ratas ?

— Son rire, répondit Gabin sans hésiter. Elle avait un rire trop rigolo quand je lui racontais des blagues. Comme ça.

Le garçonnet sortit ses incisives sur ses lèvres, retroussa son nez, et poussa des *hi hi hi* pour illustrer ses propos. Il s'appliquait à imiter la gerbille avec une telle volonté que, cette fois, Soraya n'y tint plus. Elle explosa d'un rire franc et sonore, loin des *hi hi hi* de Ratas si l'on se fiait à la démonstration de Gabin. Elle fut renvoyée sur le champ.

— Soraya, ça suffit, rentre à la maison ! ordonna Sami.

— Et moi, je peux y aller ? tenta Romane, pleine d'espoir. Je te laisse la musique.

Sami souffla. Tant pis, les obsèques de Ratas se dérouleraient dans la plus stricte intimité. Ainsi s'achèverait sa destinée.

— Vas-y, si tu veux.

Un sourire illumina le visage de la jeune fille. Elle avait un programme chargé, d'ici midi, pas vraiment le temps de s'apitoyer sur le sort de Raton, ou Ratas, peu importait son nom. Elle devait finir de se maquiller, et surtout, elle avait prévu une visio via Snapchat avec sa copine Lily pour parler de Ruben, son *crush*⁴. Vendredi, à la sortie du collège, il l'avait fixée avec un sourire. Elle en était certaine. Mais cette idiote de Lily lui maintenait que, non, pas du tout, il fixait Dana, leur ennemie jurée. Non, mais sérieux, elle était aveugle ou quoi ? Comment un mec aussi *frais*⁵ que Ruben pourrait s'intéresser à une bouffonne pareille ?

— Dès qu'on a fini l'enterrement de Ratas, vous venez aider à ranger et à nettoyer la maison.

Elle foudroya d'un regard noir son beau-père qui l'avait interrompue dans des pensées de la plus haute importance et ruinait, au passage, son programme de la matinée. Elle reprit son

4. Chez les adolescents, personne sur qui on jette son dévolu

5. Utilisé chez les adolescents pour parler de quelqu'un de beau/belle, voire un peu sexy

téléphone. Ils inhumeraient la bestiole au chant des oiseaux. La porte d'entrée claqua sous les protestations de Romane.

— Bon, ben, on va faire au mieux, dit Sami en feignant l'enthousiasme devant la triste mine de son fils.

Il put recommencer l'éloge funèbre en compagnie de ses fils qui se tenaient dans une posture très digne – comprenez : Gabin se grattait les fesses, la larme à l'œil, pendant qu'Amir s'appliquait à se curer le nez pour en extraire la petite crotte qu'il mangerait avec délectation en guise de goûter.

Malgré sa blessure, Aurélie avait travaillé d'arrache-pied, durant les obsèques de Ratas, pour ramasser tout ce qui traînait dans la maison. Et ce n'était pas une mince affaire ! Il ne leur restait plus qu'une heure pour nettoyer et finir de préparer le déjeuner. Les adolescentes avaient été affectées au ménage du salon. Aurélie et les jumeaux devaient ordonner le jardin avant de mettre le couvert. Aidée d'Amir, Aurélie tentait de caler la table posée à même la pelouse, comme chaque fois qu'ils recevaient. Gabin ramassait des fleurs sauvages parce qu'il avait décidé de décorer la tombe de Ratas. Sami s'activait à son poste de prédilection : la cuisine.

— Regarde ! Mon *gloss* ! s'extasia Romane qui venait de déplacer le canapé pour aspirer le sol.

Triomphante, elle leva vers le ciel l'objet de la victoire. Des semaines qu'elle le cherchait ! C'était Charlotte qui le lui avait offert. Elle au moins, elle comprenait l'importance d'être présentable en toute situation. Elle aurait *kiffé* que Charlotte soit sa *daronne*⁶. Contrairement à Aurélie, sa mère, qui ne se maquillait jamais, portait les cheveux courts, s'affublait de vêtements de sport quasi quotidiennement. Ce n'était pas pour rien qu'elle travaillait comme chef de rayon dans une chaîne de magasins de sport. Parfois, elle était dégoûtée qu'Aurélie soit sa mère, elle ne pouvait pas avoir de conversation avec elle sur ces sujets qui la passionnaient. Elle avait trente ans passés et elle semblait ignorer que c'étaient les garçons qui décidaient qui étaient les jolies filles ! Peu importait que le garçon soit encore plus laid ou pas. Alors, un *gloss* s'apparentait à une arme absolue, une arme fatale, ultime, indispensable pour gagner dans cette bataille sans pitié de « qui était la plus jolie fille du collège ».

Elle laissa tomber l'aspirateur et se précipita devant le miroir de l'entrée. Elle ajouta une couche sur ses lèvres déjà suffisamment colorées. Manque de chance, ce fut ce moment que choisit Sami pour faire son apparition dans le salon, à la recherche de son couteau à trancher.

— Romane ! Au boulot.

— Oh ça va, c'est pas l'armée non plus, je fais juste une pause.

Sami serra les dents. Leur relation se dégradait, depuis peu.

— S'il te plaît, ils vont bientôt arriver et rien n'est prêt. Aide ta sœur.

Son beau-père cherchait à l'amadouer. Soraya et elle n'avaient pas un gène en commun, mais elles s'aimaient comme si c'était le cas. Elles vivaient ensemble depuis si longtemps.

— Ma sœur, dit-elle en singeant Sami, comprend qu'il y a d'autres priorités dans la vie que le ménage.

6. Mère

Sami abdiqua, il n'avait pas de temps à perdre dans une bataille verbale.

— Vous avez vu mon couteau ?

Les adolescentes répondirent par la négative d'un mouvement de tête.

— Mais c'est pas possible, s'agaça le cuisinier, qui avait de nouveau revêtu son tablier qui le promulguait « chef ».

Il fouilla la pièce des yeux, souleva une pile bancale de magazines entassés sur la table, et retrouva le couteau caché en dessous.

— Papa ! J'avais tout rangé, je vais devoir recommencer.

— Pardon, ma *chérinette*.

Il déposa un baiser sur la tête de Soraya puis fila en cuisine.

— Il est *vénère*⁷, ton vieux, en ce moment, commenta Romane en s'affalant dans le canapé.

— De fou ! J'en peux plus, ajouta Soraya qui rejoignit Romane et croisa les pieds sur la table basse où s'éparpillaient les magazines aux pages froissées.

— Grave. Moi non plus !

— On se casse ? suggéra l'aînée dans un sourire provocateur.

Romane loucha vers la cuisine. Sami semblait très occupé, à en croire les bruits de vaisselle qui leur parvenaient.

— *Go*, dit-elle en fonçant vers les escaliers.

Soraya lui emboîta le pas, sans la moindre discrétion, avec son rire sonore. Romane claqua la porte de sa chambre et s'allongea sur son lit. Elle enfonça ses écouteurs dans ses oreilles puis fit défiler les photos de son téléphone, plus par réflexe que par réelle intention. Ses copines de classe. Les déjeuners à la plage de Narbonne dans le restaurant de mamie Nicole et papi Alain. Les vacances scolaires à la neige quand elle était en CM1. Elle qui tenait dans ses bras les jumeaux qui venaient de naître. Sa mère, Sami et Soraya à l'occasion d'un pique-nique. Un week-end avec Charlotte, Jérémy et Lou, toute bébé. Sami qui l'aidait à grimper en haut d'un arbre. Sami qui embrassait ses pommettes bien rondes de petite fille. Sa mère qui lui mangeait les oreilles. Sami qui barbouillait le bout de son nez de chocolat alors qu'elle cuisinait avec Aurélie, enceinte jusqu'aux dents. Sami, avec des barrettes coccinelles qui pendouillaient à ses cheveux crépus. Sami qui exhibait les ongles qu'elle venait de lui vernir – très mal, elle avait débordé partout – d'un rouge flamboyant. Sami qui se prêtait à toutes ses fantaisies de petite fille. Sami qui lui tenait fermement la menotte alors qu'elle avait trois ans, sucette en bouche, bonnet de travers lacé sous le cou, nez rouge, yeux plissés pour se protéger du sable battu par le vent, et Soraya accrochée à l'autre main de son père.

Sami était là, *genre*, depuis toujours. Il l'aimait comme sa propre fille, et elle, comme son propre père. Elle n'avait aucune raison de lui en vouloir. Elle n'avait aucune explication pour justifier la colère qu'elle ressentait à son égard depuis quelque temps.

Ça, c'était sûr, ils ne se ressemblaient pas énormément. Sami était filiforme, de type maghrébin, avec de jolies dents blanches qu'il découvrait sans arrêt en un sourire craquant. Toujours de bonne humeur, ce mec-là. Comme sa fille. Et il s'en balançait de savoir que Romane lui ressemble ou non. Il lui avait fait une place dans son cœur, égale à celle qu'il offrait à Soraya alors qu'ils n'avaient pas la même couleur de peau ni le même sang.

Romane souffla. Techniquement, elle avait de la chance. Quand elle pensait à sa demi-sœur,

7. Vénère : énervé en langage adolescent

la pauvre ! Elle avait une mère complètement ravagée chez qui elle devait aller un week-end sur deux et la moitié des vacances. Quand elle se rendait chez « l'autre », comme disait Soraya, elle lui manquait. Ils représentaient une drôle de famille, mais elle s'en moquait. Ces gens, c'était sa famille de cœur. Ils partageaient tout depuis si longtemps. Même le ménage.

Elle alla frapper à la porte de Soraya.

— *Meuf*, on descend. C'est pas cool de pas les aider.

Soraya, qui était *grave* occupée sur Instagram, grogna. Romane la tira par le bras.

— Viens, la vieille.

Cette insulte eut l'effet escompté, Soraya jeta son téléphone sur son lit avant d'en bondir. Elle poursuivit Romane jusqu'au salon. Sami les attendait en bas des escaliers.

— Vous faites quoi ?

— On cherchait des chiffons, justifia Romane.

— À l'étage ? On les range dans la cuisine depuis qu'on vit ici ! C'est-à-dire depuis toujours.

— Ah, tu vois, c'est c'que j'te disais ! argua Soraya en tirant la langue à Romane.

— Allez, mauvaise troupe, au boulot, commanda Sami.

Il saisit le torchon attaché à son tablier et les fouetta gentiment en poussant des cris dignes d'un tigre. L'humeur maussade de Romane s'évapora. Elle s'accrocha au cou de Sami et lui murmura :

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi, ma beauté.

Techniquement, c'était lui son *daron*, le seul qu'elle connaissait, le seul qui l'ait soutenue jusqu'à ce jour. Quel autre père pourrait-elle avoir ?

3

Installée sur un tabouret de la salle de bain, Aurélie bandait sa cheville qui la lançait, lorsque les invités débarquèrent. Elle jeta un œil par la fenêtre de l'étage. Ils s'étaient garés dans le jardin qui faisait office de cour, d'aire de jeux, de parking et de « salle » de réception. Jérémy examinait de près la carrosserie de leur véhicule. Elle en conclut que la pimpante Charlotte avait dû érafler un mur une fois de plus. Elle était tellement maladroite ! Pourtant, elle n'avait pas toujours été ainsi.

Lou, qui n'avait pas compris qu'ils étaient arrivés à destination, restait rivée à son rehausseur, sûrement hypnotisée par l'un de ses livres. Et Jules ? Ils n'avaient pas amené Jules ? Peut-être l'avaient-ils laissé chez Suzie, envisagea-t-elle, l'espoir chevillé au corps. Bien. Cinq enfants au lieu de six, c'était toujours ça.

Elle entendit des bribes de conversation monter jusqu'à l'étage.

— Tatie ! s'extasiait Romane.

La jeune fille se jeta dans les bras de sa tante de cœur qui la serra fort. À se demander si cette gosse ne lui préférerait pas Charlotte l'extravertie, volubile et pétillante. Aurélie se tourna vers le miroir qui lui renvoya son reflet insipide. Elle avait conscience de s'affadir au fil des années, sous le poids des responsabilités maternelles. Elle avait dû affronter bien trop tôt le monde des adultes, ce qui l'avait coupée de l'élan caractéristique de la jeunesse.

Elle passa le doigt sur cette veine verticale qui lui barrait le front. Elle trouvait que ça lui donnait un air sérieux. Autrefois, dans une autre vie, lorsqu'elle s'en plaignait, Jérémy lui disait que ses grands yeux marron et cette veine qui s'insérait dans son arcade sourcilière lui conféraient des airs de Julia Roberts. *Mouais...* Jérémy avait toujours été trop gentil. Elle replaça une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Une visite chez le coiffeur s'imposait. Oh, et zut ! En levant le bras, elle remarqua qu'elle n'était pas épilée. Elle s'approcha du miroir pour inspecter ses aisselles de plus près. À peine trois ou quatre poils qui commençaient à s'exhiber hors de leur bulbe. Ça conviendrait. Elle n'avait qu'à mettre un tee-shirt doté de manches un peu plus longues.

Le tas de linge agonisant au sol la narguait. Ainsi que les vêtements éparpillés çà et là, sur le radiateur, sur la porte de la douche, à côté du panier à linge sale (bien sûr, pourquoi soulever le couvercle pour déposer ses chaussettes puantes et trouées, à l'intérieur ? Autant les laisser par terre...). Elle enleva son tee-shirt, le jeta dans la poubelle, puis commença à rassembler les habits qui traînaient. Et dire que Sami voulait un petit cinquième !

— Aurélie !

Sami s'époumonait dans le jardin pour la prévenir de l'arrivée de Jérémy et Charlotte. Oui, ça va, elle les avait entendus ! Elle enroula une serviette autour de sa poitrine dénudée – là non plus, nulle comparaison avec Charlotte qui était aussi pulpeuse qu'Aurélie était mince et plate – avant d'ouvrir la fenêtre. Elle leur fit un petit coucou et étira ses lèvres avec le plus de sincérité possible.

— J'arrive.

— *Hello*, ma jolie, la salua Charlotte en levant la tête et en affichant son plus beau sourire, alors qu'elle pensait *pétasse*.

— Tu prends une douche ? s'étonna Sami.

— Hein ? Ah, non, comprit Aurélie en regardant sa serviette. Je me changeais. J'arrive, j'arrive, chantonna-t-elle, d'un ton faussement enjoué.

Lou était toujours installée à l'arrière de la berline bien que quelqu'un lui ait ouvert la porte. Jérémy portait Jules dans ses bras. Avec une tapette à mouches. Dommage, ils seraient au complet. Ils ne l'avaient pas déposé chez Suzie. Et la tapette à mouches... Quelle étrange nouveauté ! Sami trépirait, il avait hâte de prendre Jules à son tour.

Sami et les enfants, c'était une longue histoire d'amour. Issu d'une famille nombreuse, il chérissait les fratries bruyantes et bordéliques. Quand ils s'étaient connus, ils avaient ce rêve en commun : fonder une grande famille. Aurélie avait déjà Romane, Sami avait la garde principale de Soraya. Ensemble ils avaient eu Gabin et Amir. Mais le compte n'y était pas, ils en voulaient six. Sami mettait régulièrement le sujet sur ses listes de points à aborder. Aurélie était plus jeune que lui, elle pouvait encore enfanter. Mais le rêve de grande famille s'était éloigné avec l'expérience.

Depuis qu'elle était mère, elle se donnait l'impression de ressembler à un poulet sans tête qui courait dans tous les sens. À peine réveillée, elle pistait le marathon des aiguilles. « On est à la bourre » était la phrase qu'elle répétait le plus souvent, du lever au coucher. Certes, Sami se montrait présent, mais le parent qui gérait le gros du boulot, en dehors de la préparation des repas, c'était elle. Elle qui avait conduit chacun des enfants à leurs activités extrascolaires la veille alors que Sami effectuait son footing du samedi. Elle ne savait même plus à quand remontait son dernier footing. Toujours elle qui baladait le caddie pendant qu'il réfléchissait à une nouvelle façon de pousser les murs pour accueillir le petit cinquième. Elle qui s'occupait du linge, anticipait l'organisation familiale, se préoccupait de la pagaille, des devoirs, des réunions scolaires, des rendez-vous chez l'orthophoniste, l'orthodontiste, l'orthoptiste et autres *ortho/istes* ou *blablalogues*, des chagrins d'amour ou d'amitié. Elle encore qui signait les mots, les autorisations de sortie, remplissait les formulaires, gérait les anniversaires, les maladies impromptues, jonglait avec un budget serré pour satisfaire toutes les envies. Elle ne trouvait déjà pas le temps de s'épiler avec quatre enfants, alors avec six ? Tous les matins, son temps était préempté par mille considérations familiales avant même qu'elle ne pose un pied par terre.

Elle ne savait plus ce que signifiait faire pipi en toute intimité. Alors courir à en attraper des points de côté, descendre un sentier sinueux en VTT, prendre un verre avec des amis, tout ce qu'elle adorait de son ancienne vie, ne pouvait que rester bien rangé aux oubliettes. Ses loisirs s'étaient évaporés le jour où elle avait basculé dans le monde des adultes responsables d'un enfant. La jeune femme insouciant, dynamique, aux mille projets s'était effacée devant la mère. Son horizon autrefois rempli de chemins caillouteux, d'arbres et de transpiration se résumait aujourd'hui à une maison qui ressemblait à un chantier permanent.

Elle s'assit sur la panière à linge sale, fatiguée. Elle était tout aussi lasse des injonctions parentales que des injonctions sur ce que doit ou ne doit pas être une femme. Elle jeta un dernier coup d'œil au miroir pour apprécier l'étendue des « dégâts » pilaires. Puis, elle se rendit dans sa chambre et inspecta son armoire. Elle attrapa le premier vêtement de la pile : un tee-shirt à gros pois roses du tour cycliste sponsorisé par Cochonou. Parfait. Charlotte allait adorer ! Elle aimait le rose, non ?

— La tapette à mouches ?

Charlotte marqua un temps d'hésitation. Elle observa son fils, assis auprès d'elle dans la pelouse sauvage, flanqué de l'objet du délit qu'il mordillait. JérémY l'avait désinfectée, rien à craindre de ce côté-là. Elle sirotait un apéritif, installée en compagnie d'AuréliE à la table bancale dans le jardin, pendant que JérémY aidait Sami à allumer le barbecue, à quelques pas de là.

— C'est-à-dire que Jules ne voulait pas la lâcher au moment de partir. Je ne sais pas ce qu'il a, il fait des colères effroyables depuis quelques jours, rien ne peut le calmer.

— Tu n'as pas trouvé un truc, je ne sais pas moi, une nouveauté *high-tech* ? suggéra AuréliE.

Charlotte fronça les sourcils. Elle n'y avait pas pensé, c'était pourtant une bonne occasion d'obliger JérémY à céder à l'une de ses envies. Elle sortit aussitôt son téléphone et tapa à toute vitesse du bout de ses faux ongles sur le clavier tactile. Sous sa frénésie, ses bracelets s'entrechoquaient en produisant une mélodie métallique. Elle cherchait activement la réponse matérielle à ce « problème » de comportement. AuréliE s'apprêtait à lui dire qu'elle plaisantait lorsque Charlotte pointa l'écran avec extase. Dotée d'une « fièvre acheteuse » démesurée, elle avait pris au premier degré ce qui n'était qu'une taquinerie.

— Bien sûr ! Une tablette ! Il lui faut une tablette. Comme ça il pourra jouer avec, écouter de la musique, regarder des petits dessins animés.

— Mais Charlotte, il n'a même pas un an !

— Je sais. Je te rappelle que je suis sa mère, dit-elle avec un sourire complice, j'y étais quand il m'a déchiré les entrailles pour venir au monde. Regarde, ces tablettes sont faites exprès pour les tout-petits. C'est génial. Chériiiiiii ?

Chériiiiiii s'approcha à grandes enjambées. Il enlaça Charlotte par derrière et l'embrassa dans le cou. Il était contrarié qu'elle ait encore frotté un mur de trop près, mais il ne voulait pas gâcher cette journée avec ce petit désagrément matériel. Il devrait régler le problème sans intervention de l'assurance, leur malus était déjà mis à mal.

— Madame m'a appelé ?

AuréliE remarqua la légère crispation de son amie, comme si le contact de son mari l'insupportait.

— Tu peux me passer la Visa ? Faut que je commande un truc.

JérémY dégaina son portefeuille rangé dans la poche arrière de son jean et donna la carte dorée à son épouse. Avant de repartir, sans poser de question sur l'urgence shopping du jour, il lui rappela qu'elle ne devait pas oublier de souscrire l'extension d'assurance si le site en proposait une.

— Et voilà !

Le bip de validation de la commande retentit. Charlotte afficha un sourire triomphant. Elle aimait quand son mari cédait sans rechigner, ce qui n'était pas toujours le cas, car il devenait tatillon quant à leur situation financière. Mais il lui devait bien ça. Elle enchaîna aussitôt :

— Tu n'as pas très bonne mine. Tu es fatiguée ?

— Ah bon ? Non, pas plus que ça. Le boulot, les enfants, Sami. La vie quoi. Comme toi, je suppose.

Menteuse... Oups, Charlotte ne l'avait-elle pas dit à voix haute ? Elle observa son amie pour voir si son expression trahissait l'étonnement. Non, Aurélie ne réagissait pas. Cette pensée avait dû rester au chaud dans sa tête.

— Tu devrais prendre du temps pour toi, Aurélie, c'est important. Depuis la naissance de Romane, tu as le nez dans le guidon. Déjà que tu n'as pas eu de jeunesse... Profite ! argumenta Charlotte qui les resservait d'un corbières blanc, légèrement sucré.

Elle employait le ton de conductrice de travaux qu'elle utilisait avec les hommes qu'elle supervisait sur les chantiers, à l'abri sous son casque rose.

Aurélie haussa les épaules. À quoi bon ? Elle n'allait pas refaire l'histoire. Romane s'était invitée alors qu'elle avait vingt ans à peine. Certes, elle n'avait pas eu une jeunesse semblable aux autres. Mais aujourd'hui, elle ne se crispait pas sous les caresses de son compagnon, contrairement à Charlotte. Sami et elle avaient trouvé leur équilibre, même si elle avait parfois l'impression qu'il pouvait se rompre à tout instant. Leurs rêves prenaient des routes divergentes.

Sans parler de Romane, qu'elle peinait de plus en plus à comprendre. Elle s'éloignait d'Aurélie avec qui elle avait entretenu une relation fusionnelle. Elle se montrait plus distante et insolente avec son beau-père. Elle était sidérée par la transformation de sa fille. Comment la poupée aux anglaises auburn parfaitement définies et aux grands yeux brillants qui déclenchait les sourires de joie des passants dans la rue, qui hier encore se baladait main dans la main avec un ami imaginaire à qui elle accordait une sincère bienveillance, qui s'esclaffait en sautillant dans les flaques d'eau, qui lui répétait à l'envi « je t'aime des milliers et des millions et des milliards de fois » en enroulant ses petits bras autour de son cou, avait pu devenir ce dragon qui rugissait sur tout le monde et ne se souciait plus des autres ? Et qui lui disait « je te déteste » à la place de « je t'aime ».

Sami interrompit sa réflexion.

— Alors les femmes, ça papote, ça papote ? s'enthousiasma-t-il.

Il avait hissé Jules et sa tapette à mouches sur ses épaules. Il s'amusait à cavalier sous les rires enjoués du garçonnet.

— Cet enfant est merveilleux. Bientôt, nous aurons le même, n'est-ce pas, ma puce ?

Aurélie eut une remontée acide. Sans doute le vin blanc qu'elle avait bu trop vite. Sami hennissait, se cabrait. Gabin, jaloux comme un pou, rappliqua au triple galop.

— À moi, papa, à moi !

— Bien sûr, mon fils !

Sami déposa Jules dans les bras de sa mère. Il fit grimper Gabin sur ses épaules avant de repartir, poursuivi par Amir qui voulait, lui aussi, faire un tour de *coco*.

— Oh, mais non !

Jules, qui avait été secoué comme un prunier, venait de vomir sur le chemisier blanc de Charlotte, qui bâillait entre les boutons en raison de sa taille de bonnet.

— Prends-le, s'il te plaît, je vais nettoyer ça, dit-elle, dépitée, en tendant Jules à Aurélie.

Cette dernière installa le garçonnet sur ses genoux à contrecœur. Amir arriva, se dandinant d'une jambe sur l'autre.

— Je veux faire caca.

— Attends deux secondes que Charlotte revienne, mon petit cœur.

Amir secoua la tête en signe de détresse. Il croisa les cuisses, serra les dents. Il faisait son possible, assurément. À cet instant, Aurélie en eut la certitude. Elle n'en voulait plus, vraiment,

elle ne voulait plus d'enfant. Elle ne pouvait plus reculer pour aborder ce sujet épineux avec Sami. Elle avait la sensation d'être écartelée entre les rêves de son concubin et ses propres désirs. Amir poussa un « ouille » de désespoir. Jules tira les cheveux d'Aurélie. Aurélie eut un hoquet grimaçant accompagné d'aigreurs d'estomac.

— Trop tard, se lamenta Amir, les yeux larmoyants.

Oh non, non, non ! Aurélie ferma les paupières. Elle détestait les dimanches impairs.

Charlotte revint, son chemisier parfaitement propre, petit pot en main.

— Viens, mon bébé, on passe à table.

Jules agita ses jambes, un sourire ravageur illumina son visage. Il en lâcha même sa tapette à mouches. Charlotte remarqua la mine désespérée d'Aurélie et d'Amir.

— Un problème ?

— Oui, de tuyauterie. Je vais changer Amir.

Quand Aurélie en eut fini avec les soucis de logistique, elle se resservit un verre de blanc qu'elle dégusta lentement. Une odeur de saucisses grillées commençait à se répandre dans le jardin. Les ados s'étaient cloîtrées dans leurs chambres. Les petits jouaient à l'extérieur. Elle savoura cet instant de répit.

— Tu es un sacré goulu, commenta Charlotte, en faisant exploser un baiser sonore sur les pommettes rebondies du bébé.

Assis face à sa mère sur un rehausseur rivé à une chaise, Jules avalait sa ration de purée avec des morceaux de viande émincée sans broncher. Charlotte le dévisageait avec amour. Elle le congratulait à chaque cuillerée, lui faisait de petites grimaces, lui mangeait les joues. La scène provoqua chez Aurélie de nouvelles remontées acides. Ses interrogations sur la maternité prenaient trop de place dans sa vie, depuis quelque temps, à cause de la libido excessive de Sami, mais aussi en raison de la crise de préadolescence de Romane, qui commençait à devenir pressante sur l'histoire de sa conception. Elle posait de plus en plus de questions sur son père. Des questions auxquelles Aurélie n'avait pas toujours les réponses, ou ne souhaitait pas répondre.

Elle remplit deux verres de vin blanc et les apporta à Sami et Jérémy.

— Ton mec est le seul Arabe que je connaisse capable de nous servir le même jour une chalda et du porc. Sacré Sami va !

Jérémy donna une accolade à Sami, la plus virile possible.

— Aïe, mais tu veux me déboîter l'épaule ?

— Désolé !

Sami avait avancé d'un pas sous la puissance de l'accolade. Jérémy regarda ses biceps. *Wahou*, il avait sacrément gagné en force ! Il n'avait pas surestimé le demi-millimètre, ce matin même. Les pompes commençaient à porter leurs fruits. Il sourit de satisfaction. Heureusement, il n'avait pas fait mal à Sami. *Ouf* ! Ce dernier aurait pu se brûler en se retenant au barbecue. Ou pire, trébucher et tomber dedans. Rien que d'y songer, la gaieté de Jérémy s'effaça.

— Je vais te remplacer, proposa-t-il en guise de dédommagement. Donne-moi les couverts.

— Sûrement pas !

Sami tenait fermement sa grande fourchette. Le chef c'était lui. C'était écrit en grosses lettres sur son tablier. Son pote était miro ou quoi ?

— OK, capitula Jérémy.

— C'est bientôt prêt ? demanda Aurélie.

— Oui, tu peux sortir la salade et dire aux filles de venir.

— À vos ordres, chef !

Le chef afficha un sourire héroïque avant de déposer un baiser sur les lèvres de sa femme qui lui lança un clin d'œil. Jérémy s'égara : à quand son prochain intermède caféiné, décoiffant, transpirant et sauvage, sur la table de la cuisine ?

Juillet 1989

Le jardin de Suzie et Claude n'était séparé de celui de Nicole et Alain que par une haie timide en début de croissance et ils avaient une vue plongeante les uns chez les autres. Accroupie, occupée à arracher de mauvaises herbes, Suzie surprit des bribes de conversation entre le couple de voisins qui n'avaient pas remarqué sa présence. Installés sur leur balcon terrasse, ils étaient en grand débat, en ce milieu d'après-midi.

— Comment on va faire ? Tu as besoin de moi au restaurant, on ne peut trouver ni un extra ni une nounou d'un claquement de doigts ! se lamentait Nicole.

— On n'a qu'à prendre Aurélie avec nous.

— Comment tu veux que j'assure le service avec la petite accrochée à mes jambes ?

Suzie se releva d'un bond. Une occasion inespérée se présentait.

— Bonjour ! s'exclama-t-elle avec un enthousiasme feint. Vous allez bien ?

Le couple la salua timidement, détournant le regard, gêné. Cela faisait plusieurs mois qu'ils s'évitaient soigneusement. En hiver, ce n'était pas très difficile. Avec le retour des beaux jours, Nicole et Alain étaient très occupés par leur activité de restaurateurs de plage. Les opportunités de se prélasser dans le jardin se raréfiaient. Ils s'assuraient de l'absence de leur voisine dans le sien quand ils souhaitaient mettre un pied à l'extérieur.

Suzie insista pour instaurer une conversation, comme au bon vieux temps.

— Il fait chaud, non ?

Pour étayer ses propos, elle essuya son front d'un revers de main, habillée d'un gant épais de jardinage.

— Oui, très, concéda Alain.

— La petite va bien ?

— Ça va.

Suzie approcha du grillage de la haie qu'elle agrippa de ses mains. Elle n'allait pas continuer à tourner autour du pot.

— Je vous ai entendus parler. Vous êtes embêtés pour la faire garder ? Je peux vous dépanner.

— C'est gentil, mais on ne veut pas te déranger. On trouvera bien une solution, affirma Nicole avec un triste sourire.

— Pourquoi tu refuses mon aide ? On avait toujours dit qu'on s'épaulerait en cas de besoin, qu'on serait là l'une pour l'autre, avant...

Suzie marqua un temps d'arrêt. Des sanglots s'apprêtaient à barrer la route de ses mots. Elle reprit contenance.

— Avant que j'accouche de Jérémy.

Nicole avait baissé le regard, elle n'osait pas affronter sa voisine. Alain fixait le lointain,

dans le vague. Ils ne savaient plus comment ils devaient se comporter en présence de la rousse flamboyante.

— Tu ne m'en crois pas capable ? Tu penses que moi, je ne saurais pas m'occuper d'une petite fille ? Comment peux-tu penser une telle chose ?

Devant le silence de ses voisins, elle rentra chez elle, en pleurs. Elle luttait corps et âme chaque jour pour ne pas se laisser happer par la douleur. Heureusement, la présence de Jérémie l'aidait à tenir le coup. Il constituait sa raison de vivre. Elle pénétra dans la chambre du garçonnet qui dormait à poings fermés. Il venait d'avoir un an, il était très calme et souriant. Lorsqu'il s'éveilla, Suzie le prit dans ses bras et le serra aussi fort qu'elle le put, s'enivrant de son odeur de bébé.

Des coups retentirent à la porte. Nicole se tenait derrière. Elle n'osa pas soutenir le regard de sa voisine quand cette dernière lui ouvrit.

— Je te demande pardon, je n'ai jamais pensé que tu étais incapable de t'occuper d'Aurélié. Elle poursuivit d'une voix plus basse, les yeux au sol.

— L'incapable, c'est moi.

Suzie ravala sa colère. Quelques minutes auparavant, elle avait eu envie de frapper cette femme comme elle le méritait. Mais elle se retint. À la place, elle posa une main amicale sur son épaule. Elle ne pouvait pas rater l'occasion qui se présentait.

— Merci Suzie. Merci infiniment.

Suzie l'interrompt.

— Je ne veux plus en parler.

Nicole aussi préférait taire ce passé qui la dévorait jour après jour, nuit après nuit. Elle était hantée par ses souvenirs. Elle hocha la tête en guise d'approbation avant de reprendre.

— Alain et moi sommes d'accord pour que tu gardes Aurélié se soir. Tu nous rendrais un grand service.

— C'est vrai ?

Les yeux pétillants, les mains devant la bouche, Suzie n'en revenait pas. Des mois qu'elle espérait ce moment.

— J'en suis si heureuse, Jérémie et elle vont bien s'amuser ensemble. Va la chercher, qu'est-ce que tu attends ?

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

— Mais non, au contraire, je t'ai toujours dit que tu pourrais compter sur moi. Et puis, pour les petits, c'est mieux, tu ne crois pas ?

— Sans doute, acquiesça Nicole.

Elle revint une demi-heure plus tard avec tout le nécessaire pour la soirée et la nuit. Suzie frétillait. Enfin, elle allait avoir Aurélié pour elle toute seule ! À peine la fillette fut-elle arrivée qu'elle l'installa sur ses genoux. Entre câlins et baisers, elle ne cessait de l'admirer. Elle la berçait, lui chantonnait de douces mélodies et lui répétait combien elle l'aimait et combien elle lui manquait. Jérémie finit par pleurer, fâché que sa maman ne lui accorde aucune attention.

— Pardon, mon petit chou. Viens voir maman, toi aussi.

Elle fit glisser Aurélié sur une seule jambe et installa Jérémie sur l'autre. Elle se sentait si apaisée, avec ces deux chérubins collés contre son cœur.

— Maman vous aime.

La fin de la journée se déroula dans la plus grande euphorie. Claude ne put que constater la bonne humeur et la joie explosive de sa femme lorsqu'il rentra du travail. Il l'observa d'un œil à la fois inquiet et suspicieux.

— Notre enfant, c'est Jérémy, et seulement Jérémy, ne l'oublie pas, lui dit-il au cours du repas.

— Comment crois-tu que je pourrais l'oublier ? Tu me prends pour une folle ?

Suzie défiait son mari du regard. Claude capitula. Ils n'avaient déjà plus la vie qu'ils avaient espéré avoir. Il ne voulait pas ajouter au tableau des disputes et des batailles incessantes avec son épouse.

Ce jour scella une nouvelle habitude. Suzie dépanna le couple de plus en plus souvent, jusqu'à devenir la nounou officielle d'Aurélie en journée. Le soir, au moment du coucher, une baby-sitter prenait le relais au domicile de Nicole et Alain, jusqu'à ce qu'ils rentrent du travail.

L'investissement de Suzie dans l'éducation d'Aurélie délestait Nicole d'une partie de son fardeau. Si sa voisine acceptait de les aider, c'était qu'elle lui avait pardonné. Le poids de sa culpabilité s'allégeait de quelques grammes. Et puis, elle faisait davantage confiance à Suzie qu'à elle-même pour élever un enfant. De plus, Suzie était dévouée et disponible. Nicole leur devait bien ça. À Aurélie et à Suzie.

Aujourd'hui

Le repas touchait à sa fin, les enfants s'étaient levés de table. Les petits jouaient à chat, les ados étaient retournées dans leur chambre, Jules dormait à poings fermés à l'étage. Attablés dans le jardin, les adultes profitaient du soleil à la lueur et à la douceur automnales.

— Qui en veut encore ? proposa Sami, cuillère en main, prêt à la plonger dans le flan coco qu'il avait cuisiné la veille.

Jérémy se tapa sur le ventre en guise de justification.

— Je crois qu'il n'y a plus de place pour moi.

— Moi, si ! accepta Aurélie.

Depuis quelques jours, elle avait une faim de loup, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Sauf... sauf quand... Oh non ! Non, non, non. Impossible. Une voix frétila à ses oreilles :

— Plus ? demandait Sami.

— Hein ?

— Je te demande si tu en veux plus, puisque tu ne récupères pas ton assiette.

Hébétée, Aurélie fixa la masse informe et blanchâtre qui s'écrasait mollement dans son assiette prête à déborder, suspendue au bout de son bras. Elle n'avait plus faim.

— Finalement, je n'en veux plus.

Vexé, Sami lui arracha des mains et renversa le flan dans le plat qu'il décida d'aller remettre aussitôt au réfrigérateur. Ah non, on ne lui avait jamais fait ce coup-là ! Elle le prenait pour un idiot, ou quoi ? Il traversa le jardin à grandes enjambées pour se rendre à la cuisine. Sami attendait toujours les remarques de ses invités sur ses menus comme si sa vie en dépendait. Une rétractation de dernière minute, comme celle d'Aurélie, représentait un affront indigne de la qualité de sa prestation. On croyait rêver ! Du jamais vu.

— Tu l'as blessé, releva Charlotte, agacée par le bras que Jérémy avait négligemment posé sur le dossier de la chaise de leur amie.

— Exact, mais je ne me sens pas bien, d'un coup. Excusez-moi, je vais le rejoindre.

Avant même qu'Aurélie ait le temps de se lever, une voiture se garait devant leur portail. Suzie !

— Tu lui avais dit de passer ? demanda Charlotte.

— Pas du tout ! C'est toi qui l'as invitée ? interrogea Aurélie en pointant son menton vers Jérémy.

Ce dernier agita les mains en l'air pour témoigner de son innocence.

— Je décline toute responsabilité dans cette invasion !

Suzie avançait vers eux, tout sourire, sa crinière exagérément gonflée, figée à la laque, et ses paupières surmontées de fard et de crayon verts. Elle leur faisait de grands signes comme si plusieurs centaines de mètres les séparaient. Elle agitait ostentatoirement un paquet cadeau du

bout des doigts, pour justifier son intrusion lors d'un déjeuner où elle n'était pas conviée. Arrivée à leur hauteur, elle porta les mains sur ses joues, comme si elle était stupéfaite de les trouver tous ensemble dans ce jardin. Comme si ce n'était pas elle qui était venue chez eux, mais l'inverse, et qu'ils avaient frappé à sa porte en s'écriant joyeusement « Surpriiiiise ! ». Ce qu'ils ne feraient jamais, bien entendu ! Mais elle l'espérait toujours, à chaque fois que la sonnette de la porte d'entrée retentissait et qu'elle n'attendait personne. À sa déception, il ne s'agissait que d'un démarcheur quelconque, d'un témoin de Jéhovah ou du facteur qui souhaitait remettre un recommandé contre signature. Elle se reconfortait en pensant que ce dernier prenait la peine de venir jusqu'à elle au lieu de déposer le courrier dans sa boîte sans même avoir vérifié sa présence. C'était déjà pas si mal !

Pour prouver son étonnement, elle commenta :

— Oh, mais vous êtes tous là ! Comme ça me fait plaisir !

Quelle blagueuse ! Bien sûr qu'ils étaient tous là, et bien sûr qu'elle le savait, puisque c'était un dimanche impair ! Suzie retenait parfaitement les agendas des uns et des autres, leurs contraintes familiales, leurs habitudes, les tours de garde de Soraya, les activités extrascolaires de chacun.

— Je me suis souvenue que Soraya fêtait ses douze ans dans la semaine, c'était l'occasion de lui apporter son cadeau puisqu'elle était avec vous ce week-end. Alors me voilà. J'ai bien pensé à téléphoner avant de venir et puis je me suis dit « À quoi bon ? Je suis déjà sur le chemin. Je ne ferai que m'arrêter quelques minutes, ils devraient être heureux de me voir ». Non ? Vous êtes heureux, n'est-ce pas ?

Et bla, et bla, et bla... Tous souriaient poliment pendant que Suzie continuait à babiller en les embrassant à tour de rôle. Elle avait l'étonnante manie de poser des questions qu'il était préférable d'éluder si on voulait s'épargner un crêpage de chignon. Pour éviter le conflit, la jeune génération enclenchait le mode « hypocrite ». Étaient-ils heureux de la voir débarquer en plein déjeuner ? *Hum...* Pouvaient-ils le dire honnêtement ? *Hum, hum...*

Ce rituel dominical était une tradition instaurée par Jérémy. Depuis des années, les deux couples s'invitaient à tour de rôle chaque dimanche impair, même lorsque deux se succédaient. Cette organisation laissait peu de place aux imprévus, ce qui arrangeait Jérémy. Sauf quand sa mère décidait de s'imposer à l'improviste. Ce qui pouvait arriver trois à quatre fois par an. Voire plus. Elle entretenait férocement la solidité du cordon ombilical bien que personne n'ait exigé d'elle une telle « dévotion ».

Sami, qui avait vu Suzie approcher, revint avec son flan et une assiette supplémentaire. Au cas où. Suzie avait un bon coup de fourchette, peut-être saurait-elle faire un honneur digne de ce nom à son dessert. Non, mais franchement, la qualité de ces dimanches impairs n'était plus ce qu'elle avait été. Gâcher plus de la moitié de son flan ! Il n'en revenait toujours pas et misait tout sur Suzie.

— C'est gentil de penser à Soraya. Asseyez-vous, je vous en prie, l'invita-t-il avec sa courtoisie habituelle. Je vais appeler les enfants.

Suzie le remercia et salua Jules, endormi, à travers le visiophone. Aurélie afficha un sourire de façade. Elle se sentait de moins en moins d'humeur à supporter les grands discours de sa « mère de cœur ». Surtout aujourd'hui. Elle voulait que les invités s'en aillent et que les enfants se couchent, afin de se retrouver seule. Elle aurait déjà voulu être à ce soir pour en avoir le cœur net. À condition qu'il lui reste un test de grossesse quelque part dans le fouillis de la salle de

bain.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle, plus par politesse que par réel intérêt.

— En pleine forme. Et vous, les enfants, comment ça va ?

— Concernant Jérémy et moi, je pense que vous le savez déjà, puisque vous nous avez rendu visite hier, répliqua Charlotte.

— C'est vrai, mais je t'ai très peu vue, Charlotte, tu avais fort à faire.

— Où est papa ? coupa Jérémy avant que son épouse ne riposte.

Ce devait être un bon dimanche, bon sang, il fallait que ça le reste.

— Je viens de le déposer à l'aéroport, il est parti en mission pour trois semaines au Congo. Attendez ! Non. Le Sénégal peut-être ? Peu importe, il travaille dans je ne sais plus quel pays d'Afrique, répondit-elle avec un geste vague de la main qu'elle agita dans l'air, signifiant par là même son désintérêt pour le sujet. Voilà qui me fera quelques jours de tranquillité. Tiens, je pourrais en profiter pour garder Jules, si vous avez besoin. Ou bien je peux récupérer les jumeaux, ou Lou, à la sortie de l'école. Enfin, vous le savez, je suis toujours là pour vous si vous le souhaitez. Il n'y a qu'à demander !

Suzie embraya sur la multitude de services qu'elle se ferait une joie de leur rendre, comme lors de chaque absence de son époux. Claude, ingénieur agronome spécialisé dans les plantations tropicales, voyageait beaucoup dans le cadre de ses fonctions. Depuis toujours, la famille vivait à Narbonne, bien que le bureau de Claude soit basé à Montpellier. Lorsque Jérémy était encore jeune, ils avaient eu l'opportunité de s'installer pour quelques années en Asie. Suzie s'y était catégoriquement opposée. Claude n'avait eu qu'à remballer cette merveilleuse proposition ; le combat était perdu d'avance, il le savait. Idem quand il avait suggéré d'emménager à Montpellier afin de se rapprocher de son travail. Suzie avait refusé tout de go. Elle refusait de partir où que ce soit en laissant Aurélie derrière elle, aux mains de parents incapables.

Les adolescentes s'empressèrent de sortir à la demande de Sami.

— Mamiiiiie !

Romane se jeta dans les bras de Suzie avec un grand enthousiasme. À cet âge-là, les grands-parents représentaient encore un sujet intéressant ; nul doute que ce ne serait plus le cas dans quelques mois. Amir, Gabin, Soraya et Lou l'imitèrent. Suzie n'était réellement la grand-mère que de Lou, mais elle faisait tellement partie des meubles que tous la considéraient comme telle.

Elle avait été une maman de substitution jusque tard pour Aurélie. Nicole et Alain s'effaçaient la plupart du temps devant les décisions de Suzie. À tel point qu'Aurélie avait parfois eu la sensation d'être dépossédée de son identité, semblable à un paquet que l'on se passerait de main en main, avec des ronds de jambe guindés « Je t'en prie, à toi l'honneur », « Oh, mais non, c'est très gentil, mais vas-y, toi d'abord, sers-toi ».

Suzie tendit le cadeau à Soraya :

— Joyeux anniversaire, jeune fille !

Les yeux de Soraya s'illuminèrent. Elle arracha le papier sans ménagement et découvrit un joli pendentif en forme de dauphin accroché à une fine chaîne. Soraya enroula ses bras autour du cou de la rousse flamboyante et l'embrassa bruyamment.

— Mamie, tu déchires.

— Je sais que je suis pas mal comme grand-mère. Mais c'est parce que j'ai de merveilleux

petits-enfants. Eh oui, dit-elle en attrapant le menton de Soraya. C'est avec plaisir, tu le mérites. Va vite l'essayer.

— Y a rien pour moi ? demanda Gabin.

— Si !

Suzie avait la folie des jeux de grattage. Elle en rapportait régulièrement une pleine poignée qu'elle distribuait. Son frénétique espoir ? Que l'un d'entre eux gagne afin qu'ils partent tous ensemble en vacances. À chaque fois, les jeunes couples transpiraient à grosses gouttes. Leur ardent espoir ? Perdre. Surtout, par pitié, faites qu'il n'y ait aucun gagnant ! Voyager avec Suzie relèverait du cauchemar !

Elle tira quelques tickets de son sac et en donna un à chacun, ainsi que des pièces de monnaie dont ils se servirent tour à tour. La main tremblante, le regard vitreux, les adultes grattèrent timidement, chacun implorant le ciel à sa façon. Les enfants, eux, se passionnaient pour l'activité, surexcités à l'idée de révéler le mot *gagnant* quel que soit le montant remporté. Quelle joie de constater, qu'aujourd'hui encore, ils ne fêteraient aucune victoire ! Suzie fut fort déçue. Chacun y alla de son commentaire :

— C'est pas de chance.

— Décidément, Suzie, tu n'as pas la main heureuse.

Jusqu'au moment où Romane s'écria, triomphante :

— Gagné, j'ai gagné !

Les cœurs s'arrêtèrent de battre.

— Fais voir, exigea Aurélie, fébrile, en arrachant le coupon des mains de sa fille. Cinq euros, dit-elle avec soulagement.

Tout le monde reprit sa respiration. Charlotte se resservit un peu de vin rosé. Elle avait eu sacrément chaud. Aurélie rendit le ticket à la gagnante qui l'exhiba sous le nez de Gabin.

— C'est pas juste.

Boudeur, il croisa les bras. Lou lui proposa d'aller lui raconter une histoire, ce qu'il accepta. Ils s'allongèrent dans la pelouse, à quelques mètres, où Amir les rejoignit.

Soraya montrait son collier à Romane, qui en avait des paillettes dans les yeux. Il serait si bien assorti à son petit haut blanc à dentelle – offert par Suzie. À coup sûr, Ruben craquerait tout de suite pour elle, avec ce bijou autour de son cou gracieux.

— Tu me le prêteras ?

— On verra.

— Allez *meuf*, fais pas ta radine.

— T'abuses ! La dernière fois que je t'ai prêté mes boucles d'oreilles, t'en as perdu une. Tu fais gaffe à rien. Tu me *gaves*.

Romane lui envoya un coup de pied.

— Aïe, mais t'es dingue !

— Doucement, Romane, exigea Sami.

— Oh hé ça va, t'as rien à me dire.

Alerté par les bruits, Gabin revint. Ce qui se passait là avait l'air plus intéressant que les histoires de Lou. Celle-ci ne remarqua même pas l'absence d'une partie de son auditoire et continua à rapporter son récit à haute voix en imitant les différents personnages.

— Romane ! Excuse-toi immédiatement, se fâcha Aurélie.

L'adolescente jeta un regard mauvais à l'assemblée puis s'éclipsa aussitôt. Aurélie

s'apprêtait à se lever, Sami la retint.

— Laisse, ce n'est pas grave.

Sami surligna quatre fois sa note mentale « discuter du comportement de Romane avec Aurélie ». Aurélie se tut, la journée n'était pas encore finie et ses aigreurs d'estomac augmentaient. Déçu par l'animation, Gabin s'en retourna auprès de Lou et Amir.

— Donc, elle, on lui passe tout ? s'insurgea Soraya.

— On en reparle ce soir, ma *chérinette*, répondit son père.

— Viens, je vais t'attacher ce superbe collier, proposa Charlotte pour détourner l'attention.

De faibles gémissements retentirent dans le visiophone. Jules émergeait de sa sieste. Jérémy en profita pour s'éclipser, il se doutait que Suzie, elle, n'en resterait pas là. Il n'avait même pas quitté le jardin qu'il entendit la réplique maternelle fuser.

— Mais qu'est-ce qu'elle a ? Enfin, Aurélie, tu ne dois pas accepter ce comportement. Et toi, Sami, fais-toi respecter, sinon elle va te manger.

— Tout va bien, Suzie. Elle a qu'elle a onze ans et les hormones en effervescence. Ça lui passera, rétorqua Aurélie.

— Moi, tout ce que j'en sais, c'est que si on commence à se laisser marcher sur les pieds de la sorte, c'est la fin des haricots. À notre époque, nous étions bien plus stricts et je pense que la différence se fait sentir. N'ai-je pas raison ?

— Oui, ben, on n'est plus à ton époque, dit Aurélie.

Jérémy hocha légèrement la tête l'air de dire « lâche l'affaire ». Suzie s'apprêtait à rétorquer, mais Sami l'interrompit.

— Un peu de flan ? proposa-t-il plein d'espoir, louche en main.

— *Tadam*, regardez-moi cette beauté ! claironna Charlotte avec emphase et geste théâtral.

Même si ça l'embêtait de l'admettre, Suzie avait bien choisi. Soraya tripotait son nouveau collier du bout des doigts, le sourire jusqu'aux oreilles. Charlotte la pressa contre sa poitrine généreuse pour lui prouver à quel point elle la trouvait splendide.

— Tu es superbe, la félicita Aurélie.

— Je suis heureuse qu'il te plaise, ajouta Suzie.

— Du coup, pour le flan ? C'est oui ?

— Avec plaisir, Sami, une bonne part. Regarde ta fille, n'est-elle pas magnifique ainsi ?

— Si, bien sûr ! dit-il tout sourire, satisfait par le cadeau, mais surtout par le « une bonne part » de son invitée surprise.

Il servit une grosse portion à Suzie avant d'ajouter à l'intention de Soraya :

— Tu es la plus belle.

Soraya fit une révérence, remercia à nouveau Suzie avant de s'éclipser, au moment où Jérémy revenait. Jules, encore ensommeillé, la tête enfouie dans l'épaule de son père, le pouce dans la bouche, maintenait la tapette à mouches coincée entre le torse paternel et son petit corps. Charlotte se précipita pour la lui enlever afin de couper court à tout reproche, ce qui eut le don d'irriter Jules. Il se jeta tête en arrière, en rugissant. Jérémy joua du biceps pour le garder bien calé contre lui. Il lui faudrait sans doute augmenter les séries de pompes au fur et à mesure que Jules grandirait !

Suzie, qui avait le nez plongé dans son assiette, n'avait pas remarqué le manège de sa bru et de son fils. Charlotte se hâta de cacher la tapette à mouches derrière son dos.

— Et alors, mon bout de chou, tu es mal réveillé ? Viens voir mamie, demanda Suzie en lui

tendant les bras.

Jérémy déposa le bébé sur les genoux de sa grand-mère. Inconsolable, Jules pleurait à chaudes larmes. Suzie entreprit de le bercer. Attiré par le grabuge, Gabin revint vers la table.

— Donne-lui sa tapette, tatie, c'est pour ça qu'il pleure.

— De quoi parle-t-il ?

— Bien, moi je vais raconter une histoire à Lou et Amir, annonça Aurélie. Viens, Gabin. Sami laissa tomber sa louche dans le flan.

— Je vous accompagne.

Ils quittèrent la table pour s'allonger à quelques mètres, dans la pelouse, auprès de la petite fille, ravie d'avoir plus de spectateurs qu'elle n'en avait jamais eu. Excepté si on comptait ses peluches, licornes et poneys qu'elle alignait devant elle avant de jouer à la conteuse dans sa chambre.

Jérémy était tenté de dire « moi aussi », mais il ne pouvait décemment pas abandonner son épouse aux griffes de sa mère. *Oh et puis crotte*, Charlotte sortit la tapette à mouches de son dos et l'offrit à Jules qui se calma immédiatement.

— Il parle de ça, lança-t-elle d'un air de défi à sa belle-mère.

S'ensuivit une tirade sur l'éducation, l'hygiène – une tapette à mouches, mais quels parents immondes étaient-ils ? –, les caprices, les besoins des enfants. Le couple n'écoutait pas, il aurait pu anticiper les mots et réciter son discours à la place de Suzie. Quand celle-ci marqua une pause pour reprendre l'air, Jérémy en profita :

— Maman ? Tais-toi. Tu nous fatigues !

Charlotte le regarda, médusée. Elle battait des faux cils sans pouvoir s'arrêter, comme pour vérifier qu'il s'agissait bien de son mari. Mais quel cran ! Quel courage ! Son cher époux avait des couilles. Ce dimanche relevait du miracle ! Aurélie et Sami, qui avaient écouté le discours *suziesque* d'une oreille, s'étaient vivement retournés dans leur direction à la réplique de Jérémy, étonnés et admiratifs. Le secret, avec Suzie, se résumait à toujours, toujours, toujours approuver ses dires et ses façons de faire. Le temps était peut-être venu d'inverser la vapeur.

— Il n'a pas tort, ajouta Aurélie alors que Lou continuait à raconter son histoire. On est grands ! On peut se débrouiller avec nos enfants même si tu penses le contraire.

Suzie leva un sourcil étonné. Comment ça ? Personne ne voulait de ses conseils ? Mais c'était à marcher sur la tête. Ses enfants devenaient fous ! Ils ne se rendaient pas compte que s'ils étaient devenus ces adultes avec des rides qui commençaient à chiffonner leurs paupières, des prêts immobiliers pour les trente prochaines années et une routine bien huilée, c'était grâce à l'éducation qu'elle leur avait donnée. Leur indifférence l'insultait, elle qui leur avait dédié toute sa vie.

— Parfait. Puisque mon point de vue ne vous intéresse pas, je me tais, dit-elle d'un air pincé en rendant Jules à sa mère.

Personne ne réagit et ils évitèrent de la regarder. Dans certaines familles, les enfants se disputaient l'amour de leur mère, même devenus adultes. Pourquoi les siens ne se comportaient-ils pas de la sorte ? Elle avait élevé Aurélie et son fils avec tant d'abnégation. Et aujourd'hui, ils ne la soutenaient plus.

Ses joues s'affaissèrent. Une vague de colère, d'amertume, de rancœur chassa la joie qu'elle ressentait depuis qu'elle avait acheté ce collier, en perspective de ce dimanche. Un sentiment de rejet l'envahit, creusant un trou au milieu de son buste. Elle se remit à manger pour combler

son estomac et sa douleur. Mais cela n'apaisa pas la béance qui sommeillait dans son cœur depuis plus de trente ans, même si elle affectait de l'ignorer. Trente ans qu'elle fonçait, qu'elle s'agrippait à Jérémy et Aurélie pour puiser la force de respirer encore. Ils constituaient sa raison de vivre et leur rejet la ravageait.

À son tour, Jérémy proposa du flan afin de détourner l'attention de ce malheureux accrochage. Tout le monde accepta. Même Aurélie, pourtant au bord de la nausée, revint à table avec Sami.

On appela Lou, on lui demanda de venir s'asseoir et de raconter une histoire que tous les adultes trouvèrent absolument incroyable et drôle. Tellement drôle ! Lou, ravie, ne comprit pas vraiment en quoi son interprétation des *Trois petits cochons* était comique, mais les adultes avaient parfois des réactions stupéfiantes.

Quand tout le monde fut parti, Aurélie courut jusqu'à la salle de bain. Elle fouilla avec frénésie dans l'armoire à pharmacie. Entre des antihistaminiques périmés et un tube de pommade ouvert qui avait coulé partout, elle dénicha un test de grossesse. Elle s'enferma dans les toilettes, urina sur l'embout et patienta. Son cœur battait la chamade. Elle priait elle ne savait qui, mais elle priait, les yeux fermés : « S'il vous plaît, s'il vous plaît, faites qu'il soit négatif. Pitié, je n'en veux pas, je n'en veux plus. » Elle prit une grande inspiration, ouvrit lentement les yeux. Aspirée par un gouffre vertigineux, elle encaissa la sentence : deux bandes roses s'affichaient avec insolence et fierté.

6

Deux bandes roses. Elle secoua le test, ferma les yeux, compta à rebours à partir de cinq, rouvrit les yeux. Les deux bandes roses s'épalaient toujours, victorieuses, promesse d'un immense bonheur. Quelques larmes coulèrent puis un torrent se mit à dévaler ses joues. Enceinte ! Elle était enceinte ! Une foule d'idées l'assaillit. Un petit bébé, des couches, des biberons, des nuits blanches, des câlins, des tas et des tas de première fois : premiers sourires, premières dents, premiers pas, premiers bobos, premiers chagrins, premiers mots. Et tellement d'autres « premiers ». Elle exultait.

L'émotion passée, elle se releva lentement. Elle remonta son string, son jean *skinny* taille basse et sortit des toilettes, le fameux test serré contre sa poitrine tout aussi serrée. Elle alla dans le bureau de son mari, certaine que du papier cadeau se cachait quelque part par là. Elle remarqua les Post-it collés tout autour de l'ordinateur de son époux. C'était l'une de ces petites manies qu'elle adorait chez lui. Il en semait partout. Au petit déjeuner, elle découvrait souvent un carré de papier fixé sur la bouilloire ou sur le dos de la chaise. Dessus, Adrian avait griffonné un « Tu es le plus beau des trésors de l'univers » ou un « Il n'existe pas d'homme plus chanceux au monde que moi. Je t'aime ». Parfois, il en plaquait même sur la cuvette des toilettes ou sur le tableau de bord de la voiture. Il adorait la surprendre avec ses déclarations manuscrites. Elle décolla un des Post-it de l'ordinateur : « Tu es le meilleur ». Il aimait aussi s'encourager avec des autodéclarations. Sarah sourit à la pensée de son mari en train de gribouiller ce petit mot pour lui-même.

Elle reposa le Post-it et partit en quête de papier cadeau. Elle en trouva dans un placard, emballa le test, l'enrubanna puis monta à l'étage. Elle plaça le présent au centre du lit avec une délicatesse mêlée d'excitation. Oh là là, Adrian allait exploser de joie ! Elle aussi le désirait, ce petit bout d'homme ou de femme. Des mois qu'ils se projetaient dans une vie de parents.

Sarah se regarda dans l'immense miroir de leur chambre parquetée tout aussi immense. Elle caressa son ventre. Bientôt. Elle essaya de s'imaginer avec une boule à la place de son ventre plat et gainé. Elle saisit un oreiller, le glissa sous son chemisier fluide, mélange de soie et de viscosité. Qu'est-ce qu'ils allaient être heureux tous les trois ! Elle avait hâte que le chérubin pointe sa frimousse. Elle remit l'oreiller à sa place et s'allongea pour rêvasser à leur avenir.

Dans cet objectif, Adrian et elle avaient fait construire une magnifique demeure contemporaine aux portes de Toulouse. Sarah voulait que ses enfants grandissent auprès de la famille. Ainsi, les uns et les autres pourraient les dépanner ponctuellement pour la garde du bébé. Ils travaillaient régulièrement le week-end en raison de leurs métiers respectifs. Elle tenait à tout concilier : son job et sa vie de famille. Elle n'envisageait pas de raccrocher son costume de commandant de bord. Elle en avait sué pour devenir pilote de ligne de moyen-courriers, hors de question de lâcher. Une femme dans un monde d'hommes. Elle ne doutait pas de sa capacité à y parvenir. Elle savait faire preuve d'une pugnacité hors du commun sous ses airs angéliques.

Adrian, contrôleur aérien, travaillait un jour sur deux, et elle-même bénéficiait de plusieurs

jours de repos entre deux rotations. Ils y arriveraient et ils seraient les parents les plus heureux de la terre. L'avenir leur souriait. L'absence des parents d'Adrian, décédés avant qu'elle ne rencontre celui qu'elle allait épouser, constituait son seul regret. Sarah était très attachée à la valeur famille, elle rêvait de grandes réunions qui rassembleraient les deux clans. Malheureusement, Adrian n'avait personne.

— Coucou, petit bout. Tape un coup si tu es une fille, deux coups si tu es un garçon.

Sarah patienta, mais petit bout n'accéda pas à sa requête. Peu importe, fille ou garçon, elle l'aimerait avec la même intensité. Tiens, et si elle préparait un repas de fête ? Elle descendit, ouvrit le placard du vestibule. Les effluves de parfum de son mari léchèrent ses narines. Il s'aspergeait toujours exagérément de parfum, ce qui marquait sa présence partout où il allait. Même après son départ, son empreinte restait. Ce qu'elle appréciait être prise d'assaut de la sorte à chaque fois qu'elle ouvrait cette penderie ! Elle l'imaginait dans sa chemise parfaitement cintrée, manches retroussées, dévoilant ses avant-bras zébrés de veines, avec, autour du poignet gauche, les bracelets en cuir qu'elle lui avait offerts. Elle le trouvait si... viril, si résistant, si protecteur.

Sa mère, psychiatre, lui avait expliqué les différents stades de l'amour. Elle maintenait que Sarah et Adrian stagnaient à la phase romantique, mais que cela ne durerait pas. Ah, les théories de sa mère... Cela faisait déjà quatre ans qu'ils se chérissaient sans lutte de pouvoir, sans engueulades particulières, sans reproches amers. Adrian représentait son évidence tout comme elle incarnait celle de son époux. Et petit bout ne ferait que renforcer ce lien. Comment pourrait-il en être autrement ?

Elle caressa le chèche de son conjoint, le déroula du cintre, puis le respira longuement avant de le remettre en place. Cette odeur si mâle, si épicée ressemblait à Adrian, conquérant, fier, sûr de lui. Elle enfila ses ballerines, attrapa son blazer et partit dans sa citadine électrique, une liste de courses en tête. Elle avança en silence dans l'allée bordée de cyprès et d'oliviers. Le portail automatique se referma derrière elle, en silence lui aussi.

À la vigie, calme et concentration régnaient. Au sommet de la tour de contrôle, derrière les grandes baies vitrées qui offraient une vue directe sur les phases d'approche des avions, Adrian dominait. Il donnait les directives en anglais dans son micro, debout, casque collé aux oreilles. Il détachait exagérément chaque mot d'une voix forte et claire, pour être parfaitement compris de son interlocuteur.

— Delta Papa Québec Whisky, autorisé alignement décollage, piste 8, vent 250, 7 nœuds.

La réponse ne tarda pas à fuser, teintée d'un accent portugais.

— Nous alignons piste et autorisé décollage, Delta Papa Québec Whisky.

Les yeux rivés aux écrans radars, il devait faire preuve d'une attention et d'une maîtrise sans faille. Aucun problème. La maîtrise, il maîtrisait justement. Ce ballet d'avions dans le ciel matérialisait son rêve. De là où il venait, un rêve qui aurait pu paraître inaccessible. Un rêve qui lui avait tout offert, y compris Sarah.

Il était tombé immédiatement amoureux de la douce voix de cette stagiaire copilote lors de leur premier contact radio. Il exerçait en Guadeloupe quand avait retenti dans ses écouteurs une mélodie gracieuse, enchanteresse, chantante comme celles de son Sud-Ouest natal :

— Le Raizet tour, de Oscar Juliette Juliette Sierra Bravo, bonjour.

Il avait mis un quart de seconde de trop à répondre, un quart de seconde de plus qu'à l'accoutumée. Il était envoûté sans même l'avoir vue. Lorsqu'il avait croisé ses yeux verts pour la première fois, il en avait eu le souffle coupé. Elle était au-delà de tout ce qu'il avait imaginé en entendant sa voix.

Au premier rendez-vous, il avait appris qu'elle pratiquait la natation, qu'elle aimait la mousse au chocolat, le chocolat chaud, les gâteaux au chocolat, mais pas la glace au chocolat. Au second, il avait découvert qu'elle était fille unique, mais issue d'une grande famille où les oncles, les tantes, les cousins et cousines se réunissaient régulièrement. Au troisième, il avait compris qu'il ne pourrait plus jamais se passer d'elle. Aussi, quand elle le lui avait demandé, au bout de deux ans de relation à distance, il était revenu vivre sur le sol métropolitain après s'être acharné à mettre le plus grand éloignement possible entre lui et Narbonne, sa ville natale. Elle avait su le convaincre de sa douce force. Pour fonder une famille, le rapprochement paraissait préférable.

Pour plaisanter, en souvenir de leur rencontre, ils déclaraient que le jour où ils auraient un enfant, ils l'appelleraient Juliette si c'était une fille, Oscar si c'était un garçon.

Adrian Darek, lui, le petit-fils d'immigrés polonais, le garçon du petit peuple, épouser et fonder une famille avec une femme comme elle, fille d'un homme d'affaires fortuné et d'une mère psychiatre. Ouais, il avait réussi. Rien à redire. Le père de Sarah avait breveté un concept de salle de bain compacte à destination des camping-cars et de certains hôtels. Carton plein ! Il dirigeait une société prospère qui pesait plusieurs millions d'euros. Sarah était habituée à côtoyer du beau monde depuis sa plus tendre enfance, et pourtant, elle désirait conjuguer son futur avec lui. La douce, belle et tendre Sarah.

La très douce, très belle, très tendre Sarah. Un diamant brut qui n'avait toujours connu que la volupté d'une vie luxueuse. Loin de sa puanteur à lui.

Adrian déposa son micro. Ses journées étaient ponctuées d'une pause toutes les quatre-vingt-dix minutes afin de relâcher la pression et de récupérer ses capacités de concentration. Il se rendit aux toilettes. À la sortie, il rinça soigneusement ses mains aux ongles parfaitement manucurés, en admirant l'alliance qui scintillait à son annulaire gauche. Un des symboles de sa réussite. Rien à voir avec les mains d'ouvriers de ses parents qui trahissaient un âge avancé qu'ils n'avaient pourtant pas encore atteint. Puis il s'aspergea de parfum. Sarah le taquinait au sujet de cette manie. Mais elle ne pouvait pas comprendre. Ce subterfuge lui permettait de vaincre l'odeur de viande morte que traînait son père et celle de désinfectant de sa mère lorsqu'ils rentraient du travail. Le seul fait d'y penser l'écœurait et une grimace de dégoût s'invita sur son visage. Il s'admira dans le miroir, passa la main dans sa barbe impeccablement taillée, remonta le col de sa chemise.

— Allez, beau gosse, bouge, s'encouragea-t-il.

Il n'avait pas forcément besoin de Post-it pour se complimenter. Il fit quelques pas dans les couloirs puis commanda un café à un stand. Un jus de chaussette infâme, mais personne ne semblait apte à servir un café digne de ce nom dans cet aéroport. Une belle femme le fixait d'un regard appuyé. Il lui sourit. Ouais, il avait un physique avantageux.

— On ne dit pas *ouais*, on dit *oui*, lui répétait inlassablement son père.

Eh bien, raison de plus pour dire *ouais*, juste pour contrarier celui qui ne valait pas grand-

chose. De quel droit lui donnait-il des leçons de morale, lui, le découpeur de viande des abattoirs ? Toujours habillé de chiffons sans classe, la peau tannée, les ongles tachés. Vraiment, ils n'avaient aucun point commun et il préférait ne pas penser à lui, à eux. Surtout à elle. Parce que s'il avait commencé à sonder son cœur, il se serait aperçu qu'elle lui manquait beaucoup trop. Il aurait discerné ce pincement quasi imperceptible, furtif, qui s'invitait lorsqu'il avait la faiblesse de regarder en arrière.

Le secret d'un bon mensonge est de ne pas s'appesantir en explications. Y compris lorsqu'on se ment à soi-même.

Adrian, lui, avait la classe. Son *look hipster*, aussi savamment entretenu que ses pectoraux, séduisaient la gent féminine, et il en était conscient. Barbe, vêtements, silhouette, rien ne manquait. Depuis le lycée, charmer était au centre de ses loisirs. Malgré Sarah, malgré son mariage. Quoi ? Quel mal y avait-il à mater un peu et à se laisser convoiter ? Un jeu sans conséquence, il n'allait pas plus loin. Même s'il remarquait tout ce qui roulait des hanches et portait une jupe trop étroite, son cœur se réservait à sa seule épouse.

Il but son café sans lâcher des yeux la bombe qui n'aurait sûrement rien eu contre un moment d'égarement avec lui dans les toilettes. Puis il reprit le chemin de la tour de contrôle.

Quand sa journée fut finie, il chevaucha sa moto et rentra chez lui à vive allure. La vitesse, ça aussi ça le grisait. Sur le périphérique, il laissait l'asphalte s'enrouler sous ses roues, doublait par la droite, par la gauche, sans se soucier du code de la route. Arrivé chez lui, il freina vivement sur le gravier, y dessinant une traînée. Pas grave, le jardinier qui venait une fois par semaine ratissait systématiquement. Il retira son casque, passa une main dans ses cheveux, remit une touche de parfum et pénétra dans sa somptueuse demeure. Des lumières tamisées et une musique douce l'accueillirent dès le pas de la porte. Il vérifia rapidement son apparence dans le miroir du vestibule puis avança à pas de loup. Sarah s'affairait en cuisine. Elle remplissait un seau de glace pilée servie par le frigo américain. Sur le plan de travail en marbre, redevenu à la mode, trônaient des coupes de champagne, de l'eau gazeuse et des toasts. Dans la salle à manger, le couvert était dressé, éclairé par un ruban de bougies. Des fleurs décoraient la table basse.

— Mon trésor, murmura-t-il en enlaçant Sarah par derrière.

Elle se retourna, ils s'embrassèrent fougueusement puis elle plongea son nez dans le cou de son époux pour humer cette odeur si familière.

— Que nous vaut ce somptueux repas ?

— Surprise. Va te changer, ensuite je t'explique.

Dès qu'il rentrait du travail, Adrian se douchait et s'habillait de vêtements propres. Un rituel invariable. Pour le lancer sur le bon chemin, Sarah lui asséna une fessée sur son postérieur bien bombé qu'il aimait mouler dans un pantalon serré. Il grimpa deux à deux les marches de l'escalier qui menait à leur chambre. Il le vit immédiatement. Le petit paquet déposé sur son oreiller. Il le saisit avec précaution, défit l'emballage.

Son cœur rata un battement, sa respiration se coupa un instant. N'était-ce pas ce à quoi il aspirait, pourtant ? Il chassa d'un geste de la main la mini pique d'angoisse qui l'avait pénétré. Une erreur. Il reprit le contrôle aussitôt. Il s'accorda une minute pour savourer ce sentiment de gloire. Putain, tout ça, ça lui appartenait.

On ne dit pas putain, pas plus qu'on ne dit ouais, résonna la voix de son père.

Rien à foutre ! Il continuerait de dire *ouais* et *putain* juste pour lui prouver qu'il n'avait rien à voir avec ses parents. Rien à voir. Donc, *putain* tout ça était à lui. *Ouais*, à lui. Sarah, le bébé, la maison. De toute façon, Bartosz et Corinne, ses parents, auraient détonné dans ce cadre. Pas de place pour eux. Leur petit bout n'avait pas besoin de grands-parents comme eux. Tout était donc parfait. Il dévala les escaliers en brandissant le test de grossesse. Dans la cuisine, il fit tourner Sarah, qui enroula ses jambes autour de sa taille. Il se mit à chanter :

— On va être parents, on va être parents !

— Ouiiii, répondit la future maman, riant à gorge déployée.

À cet instant, l'annonce de cette grossesse ne promettait qu'un seul horizon : le bonheur.

Dans la nuit, Adrian se releva, incapable de trouver le sommeil. Il s'assit sur un tabouret de la cuisine, un verre d'eau dans la main. Depuis qu'il avait défait le paquet, un pincement dans la gorge entravait sa respiration. Serait-il à la hauteur ? Ouais, quel con, évidemment qu'il serait à la hauteur ! Comment pouvait-il se poser la question ? Un rire cassant lui échappa. Rien ne lui résistait. Ce qui le troublait n'était pas là. Même s'il faisait tout pour chasser cette pensée fugace, elle revenait, vicieuse, sournoise. Des années qu'elle ne l'avait pas hanté et pourtant, depuis que les deux bandes roses s'étaient exhibées fièrement sous ses yeux, cette question, qui aurait dû rester anodine, insignifiante, le taraudait. Le bouffait au point de troubler son sommeil habituellement si paisible.

N'avait-il pas fait une connerie ?